

# Les Hawsa et leurs voisins du Soudan central

*Mahdi Adamu\**

## Introduction

La zone traditionnellement habitée par les Hawsa est comprise dans une région qui va des monts de l'Air, au nord, jusqu'au rebord septentrional du plateau de Jos, au sud; de la frontière de l'ancien royaume de Bornu, à l'est, jusqu'à la vallée du Niger, à l'ouest. Ici, le hawsa est depuis très longtemps la seule langue indigène connue. Comme pour souligner l'importance de la langue, le territoire n'avait aucun nom particulier: on l'appelait simplement *Kasar hausa*, le pays de la langue hawsa. Mais, par le biais des migrations et de l'assimilation, la zone dans laquelle le hawsa était employé comme langue principale de communication s'est étendue vers le sud et vers l'ouest, tandis qu'au nord un certain nombre de peuples non hawsa, notamment les Touareg, les Zabarma (Djerma) et les Fulbe («Fulani»), pénétraient sur ce territoire et s'y installaient.

Le hawsa est maintenant la langue dominante de la ceinture de savane du Soudan central. Il est parlé par plusieurs groupes qui se sont mêlés au fil des siècles, si bien qu'ils ont fini par avoir la même identité culturelle et ont donné naissance ensemble à une brillante civilisation. De fait, on peut dire avec Guy Nicolas que, « parlant la même langue, observant les mêmes coutumes, obéissant aux mêmes institutions politiques, les Hawsa forment

\* Le Bureau a été conduit à réviser ce chapitre en utilisant une contribution d'André Salifou. La révision d'ensemble a été faite par un sous-comité nommé par le Comité scientifique international pour la rédaction d'une histoire générale de l'Afrique et composé des professeurs Jean Devisse, Ivan Hrbek et Yusuf Talib.

l'un des groupes ethniques les plus importants d'Afrique. Nombreux ont été les peuples voisins qui, attirés par leur culture, ont abandonné leur propre langue et leurs coutumes pour faire partie des Hawsa<sup>1</sup>. »

Mais d'où venait ce groupe ? Quelle était son origine ? Telles sont les questions dont on traitera dans la première partie de ce chapitre, avant d'examiner la constitution des États hawsa et leur évolution jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Dans les parties suivantes seront examinées tout particulièrement l'organisation politique administrative des États hawsa ainsi que leur structure sociale et économique. On s'attachera dans tout ce chapitre à étudier la nature et la spécificité des relations qui ont existé entre ces États, ainsi qu'avec les États voisins, comme le Songhay et le Bornu.

## Origine des Hawsa

Plusieurs théories, souvent contradictoires ou en conflit, ont été avancées à propos des origines du peuple hawsa. Elles peuvent être résumées suivant quatre théories.

La première théorie, basée sur une fausse interprétation de la légende de Bayajidda (ou Daura), prétend que les ancêtres du peuple hawsa étaient originellement les Arabes de Baghdad, en Irak<sup>2</sup>. André Salifou nous a fourni récemment une autre version de cette légende, tandis que Hallam l'interprétait comme un récit de l'apparition de nouvelles dynasties en territoire hawsa au début du présent millénaire<sup>3</sup>. Selon Abdullahi Smith, « si la légende de Bayajidda signifie quelque chose, c'est plutôt l'influence de Bornu sur les institutions politiques des Hawsa, peut-être démontrée jusqu'à un certain point par les mots kanuri du vocabulaire hawsa<sup>4</sup> ». Les historiens n'accordent plus aucune valeur à la théorie de l'origine arabe.

La deuxième théorie soutient qu'originellement, le peuple hawsa résidait dans le sud du Sahara avant que celui-ci ne devînt un désert. Lorsque cette zone se dessécha, il émigra vers le sud<sup>5</sup>. Après avoir pénétré au nord de ce qui constitue l'actuel Nigéria, il refoula les peuples autochtones sur le plateau de Bauchi, ou — autre hypothèse — trouva ce territoire si faiblement peuplé qu'il y avait assez d'espace pour eux sans qu'il fût besoin d'en expulser les autochtones. C'est pourquoi, sur ce plateau, il existe de nombreuses ethnies dont les langues appartiennent à un groupe linguistique différent du hawsa. La théorie de l'origine saharienne des Hawsa est plausible, mais aucun fait réel ne vient la démontrer. Elle reste donc une simple hypothèse.

1. G. Nicolas, 1969, p. 202.

2. H. R. Palmer, 1928, vol. III, p. 133 et suiv.

3. A. Salifou, 1971, pp. 321-345 ; W. K. Hallam, 1966, pp. 47-60.

4. H.F.C.A. Smith, 1970, pp. 329-346 ; sur l'influence du kanuri sur la langue hawsa, voir J. H. Greenberg, 1960, pp. 205-212.

5. A. Smith, 1970, *op. cit.*

La troisième théorie est opposée aux deux premières : elle affirme que les ancêtres des Hawsa étaient les habitants de la rive occidentale du grand lac Tchad<sup>6</sup> qui vivaient de la chasse, de la pêche et de cultures vivrières. Quand le lac commença à diminuer de superficie, pour en arriver à sa taille actuelle, ils décidèrent de demeurer sur place et de devenir des cultivateurs sédentaires<sup>7</sup>. Selon cette théorie, le territoire constituant les royaumes de Daura, de Kano, de Rano et de Garun Gobas fut le lieu où se développa la civilisation hawsa ; de là, celle-ci s'étendit, à l'ouest et au nord, jusqu'à inclure les régions de Katsina, de Zazzau, de Gobir, de Zamfara et de Kebbi. Sutton résume sa théorie de la manière suivante : « Globalement, l'histoire du pays hawsa dans le présent millénaire se résume à un mouvement vers l'ouest, de la région Hadejia-Daura-Kano à celle de Sokoto, et au-delà<sup>8</sup>. » Il rejette donc complètement la thèse de l'origine saharienne du peuple hawsa défendue par Abdullahi Smith. Toutefois, sa théorie manque encore de preuves décisives.

M. Adamu a proposé récemment une quatrième explication de l'origine des Hawsa<sup>9</sup>. Le principal argument dont fait état cette théorie est qu'aucune partie du peuple hawsa n'a jamais eu une tradition migratoire hors du pays hawsa ; certaines traditions rapportées à Zamfara, Katsina et dans le sud d'Azbin affirment même que les ancêtres des Hawsa, dans ces localités, sont « sortis de trous du sol ». Ce type de tradition — qu'on retrouve ailleurs en Afrique — paraît signifier que les ancêtres du peuple hawsa étaient des autochtones. Il semble donc que l'origine des Hawsa doive être située précisément dans le territoire que l'on appelle actuellement le pays hawsa. Ce groupe ethnique, naturellement, a grandement bénéficié de vastes vagues d'immigration venues du nord et de l'est ; plus tard, certains peuples wagarawa (wagara, jula) et fulbe (« fulani ») sont venus de l'ouest et se sont installés en pays hawsa. Rien ne vient contredire cette théorie selon laquelle c'est en pays hawsa que se sont d'abord développées la langue et l'ethnie hawsa ; certes, le processus de cette ethnogenèse reste encore obscur à cause de la distance temporelle<sup>10</sup>, mais il est très probable que le territoire habité par le peuple hawsa incluait à une époque reculée certaines parties du sud du Sahara, particulièrement l'Azbin (ou Aïr)<sup>11</sup>. Diverses sources indiquent que

6. L'actuel lac Tchad est le vestige d'une ancienne mer intérieure, qui occupait à l'époque préhistorique une zone de 400 000 kilomètres carrés. Le lac atteignit son niveau maximal vers - 10000, niveau qui dura jusqu'en - 4000. Voir vol. I, chap. 26.

7. Cette hypothèse a été défendue récemment par J.E.G. Sutton, 1979, pp. 184-185.

8. J.E.G. Sutton, 1979, *loc. cit.*

9. M. Adamu, « A thousand years of Hausaland participation in the trans-saharan trade ». Même A. Smith (1970) soutient que les peuples parlant le hawsa habitent depuis une période très ancienne leur zone de peuplement actuelle.

10. Nous avons laissé ici de côté les théories — plutôt tirées par les cheveux — selon lesquelles les Hawsa sont d'origine copte, nubienne ou berbère, proposées par C. K. Meek (1931, vol. I, pp. 61-87), C. R. Niven (1957, pp. 265-266) ou H. R. Palmer (dans ses nombreux écrits), qui sont toutes des variantes du « mythe hamitique » à présent défunt. Voir, à ce propos, le vol. I, chapitre premier, p. 35.

11. R. Mauny, 1961, p. 144, prétend que les *karratin* actuels des oasis sahariennes sont les descendants de ces anciens Noirs qui formaient partie de la population parlant hawsa.

cette zone fut conquise au XIV<sup>e</sup> ou au XV<sup>e</sup> siècle par les Touareg, qui obligèrent la majorité des Hawsa qui y vivaient à émigrer vers le sud, vers Gobir. Les pressions exercées dans le Nord conduisirent les Hawsa à se déplacer en bloc vers le sud et à s'installer dans des régions habitées par d'autres groupes ethniques. Dans les siècles suivants, ceux-ci adoptèrent peu à peu la langue et les coutumes des Hawsa.

Le mot *Hawsa*, tant qu'ethnonyme pour les populations du pays hawsa, n'apparaît dans les documents écrits que vers le XVI<sup>e</sup> ou le XVII<sup>e</sup> siècle. Jusqu'à cette époque, celles-ci n'étaient connues que par les noms de leurs villes ou de leurs royaumes (Kanawa, Katsinawa, Gobirawa, etc.). Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, Jean Léon l'Africain écrivait que la langue commune de la zone qui forme à présent le nord du Nigéria était la langue de Gobir<sup>12</sup>. Le polyhistorien égyptien As-Suyūṭī (1445-1505) employait cependant le terme de *Hawsa* pour le territoire évoqué dans ses *Épîtres aux rois du Soudan, Hawsa et Al-Takrūr*<sup>13</sup>. De même, les auteurs Tombouctou du *Ta'riḫ al-Fatāsh* et du *Ta'riḫ al-Sūdān* employaient régulièrement le terme *Hawsa* pour se référer aux régions de la rive gauche du Niger, habitées par le peuple hawsa; par opposition, ils usaient du terme *Gurma* pour désigner les populations de la rive droite<sup>14</sup>.

Originellement, le terme *Hawsa* référerait seulement à la langue mère des habitants du pays hawsa, où les gens s'appelaient eux-mêmes *Hausawa*, c'est-à-dire ceux qui parlent hawsa<sup>15</sup>. Parfois, cependant, ils employaient le terme *Hawsa* pour se référer seulement au territoire constitué par les anciens royaumes de Zamfara, de Kebbi et de Gobir, confirmant ainsi indirectement les chroniques soudanaises, puisque ces royaumes étaient les terres hawsa les plus proches du Songhay.

Que l'emploi généralisé du terme *Hawsa* tant qu'ethnonyme soit d'origine relativement récente, c'est ce que montre le fait qu'il existe, au Nigéria et au Niger, certains groupes non musulmans qui ne parlent que le hawsa et partagent la culture hawsa, mais refusent d'être appelés Hawsa. Au Nigéria, ils s'appellent eux-mêmes (et sont appelés par les autres Hawsa) *Maguzawa* (ou *Bamaguje*), tandis qu'au Niger ils sont connus sous le nom d'*Azna* ou d'*Arna* — mots hawsa pour désigner les *païens*. Ces Azna/Arna renvoient aussi à l'extension géographique du terme *hawsa* en tant qu'il est limité aux régions de Zamfara, de Kebbi et de Gobir. Étant donné que le mot *Maguzawa* est probablement dérivé du terme arabe *madjus* (originellement « adorateur du feu », puis « païens »), il est possible que la polarisation Hawsa-Maguzawa/Arna n'ait commencé qu'avec la diffusion de l'islam au sein du peuple hawsa, c'est-à-dire après le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècles.

12. Leo Africanus, trad. franç. Épaulard, 1956, vol. I, p. 9.

13. Voir H. R. Palmer, 1914, pp.407 et suiv.

14. *Ta'riḫ al-Fatāsh*, 1913, pp.53, 178, 330; *Ta'riḫ al-Sūdān*, 1900, pp.41, 152, 232; voir aussi N. Skinner, 1968, pp. 253-257.

15. D. Olderogge (1959, p.68) lie l'ethnonyme *Hawsa* au mot hawsa *hausau*, langage, langue — ex.: *Na gane hausarka*, je comprends votre langue.

Dans ce chapitre, nous emploierons le terme de *hawsa* désigner tous les peuples dont la langue mère est le hawsa, quelle que soit leur situation géographique ou leur religion.

## Naissance et évolution des États hawsa

La légende populaire hawsa qui concerne l'origine de ce peuple évoque le départ du prince Bayajidda de Baghdād. Il serait allé à l'ouest, à Kanem-Bornu<sup>16</sup>. Là, le *mai* (roi) donna à Bayajidda sa fille, la *magira*, comme épouse, mais le priva de son escorte. Bayajidda s'enfuit à l'ouest par peur du *mai* et, quelque temps plus tard, arriva dans une ville dont les gens étaient privés d'accès à l'eau par un grand serpent appelé *sarki* (chef). Il tua le serpent avec son épée<sup>17</sup>; pour le récompenser, la reine locale Daura l'épousa et lui donna également une concubine, Gwari. Du mariage avec Daura naquit un fils appelé Bawogari, tandis que la concubine lui donna un autre garçon, nommé Karbogari ou Karafgari (preneur de villes). Le nom de la ville devint Daura. Bawogari, qui succéda à son père, eut à son tour six fils, trois paires de jumeaux, qui devinrent les chefs de Kano et Daura, de Gobir et Zazzau (*Zegzeg* ou *Zaria*), de Katsina et Rano; avec Biram, qui était gouverné par le fils que Bayajidda avait eu de la princesse de Bornu, ces sept États formèrent *hawsa bakwai*, les sept (États) hawsa. Les fils de Karbogari fondèrent également sept États: Kebbi, Zamfara, Gwari, Jukun (Kwararafa), Yoruba, Nupe et Yawuri, appelés *banza bakwai*, les «sept bâtards» ou les «sept sans-valeur<sup>18</sup>».

Même si elle contient quelques détails plus anciens, cette légende reflète une situation qui s'est produite dans le nord du Nigéria au XVI<sup>e</sup> siècle. Les États qui en vinrent à former les *hawsa bakwai* étaient ceux qui avaient subsisté après des siècles de combats victorieux contre les groupes voisins rivaux. Comme Smith l'a souligné, dynasties et gouvernements centralisés n'apparurent pas en pays hawsa comme l'œuvre d'un héros civilisateur venant de l'est et porteur d'une culture supérieure: la légende de Bayajidda elle-même reconnaît que lorsque celui-ci arriva à Daura, il y

16. H.R. Palmer (1936, pp.273-274) et W. K. Hallam (1966, pp.47-60) considèrent tous deux que ce Bayajidda a un lien historique avec Abū Yazīd, qui dirigea une révolte des Berbères khārijites contre les Fātimides en Afrique du Nord pendant la première moitié du X<sup>e</sup> siècle. Abū Yazīd était probablement né dans l'ouest du Soudan; c'était le fils d'une esclave de Tadmekka et il fut tué par les Fātimides en 947.

17. On trouve également la légende du héros tueur de serpent chez les Manden (origines des rois de Wagadu).

18. Voir H. R. Palmer, 1928, vol. III, pp.132-134. Les diverses versions de cette légende de «Daura» diffèrent quant à la composition de ces deux groupes de sept: parmi les *hawsa bakwai*, on trouve parfois Zamfara, Kebbi et Bauchi (Biram et Rano en étant exclus), tandis que sont inclus dans la liste des *banza bakwai* Gwambe, Bauchi, Gurma, Zaberma et Bornu. Voir D. Olerogge (1959, pp.72-73), qui met toutes ces différences en tableaux.

trouva une reine<sup>19</sup>. La même histoire se répète à Kano, où il existait déjà une dynastie royale à la tête de la ville avant la venue de Bagauda, le fils de Bayajidda, considéré comme le fondateur de Kano. Tout cela implique que le sens réel de la légende de Daura n'a pas encore été dévoilé.

Que celle-ci soit d'origine relativement tardive, c'est ce qu'atteste la description intéressante qu'elle fait de la division du travail dans les cités hawsa. Selon elle, Kano et Rano devinrent *sarakunan babba*, rois de l'indigo, car leur principale occupation était la production et la teinture des textiles; Katsina et Daura furent appelés *sarakunan kasuwa*, les rois du marché, étant donné que tout le commerce était concentré dans ces villes. Gobir était *sarkin yaki*, roi de la guerre, et il avait pour tâche de défendre les autres villes contre les ennemis extérieurs; enfin, Zegzeg (Zaria) devint *sarkin bayi*, roi des esclaves, car il fournissait de la main-d'œuvre servile aux autres cités hawsa<sup>20</sup>. Ce récit reflète la situation générale qui s'instaura après la création des principaux États-cités hawsa, une fois qu'ils eurent atteint un haut niveau de croissance économique.

L'apparition d'États centralisés semble avoir été étroitement liée à l'établissement de grandes cités appelées *birane* (singulier: *birni*), constituant les centres du pouvoir politique. Les villes hawsa étaient d'importance variée selon les époques; c'est pourquoi nous n'examinerons l'évolution que de certaines d'entre elles, comme Kano, Katsina, Zazzau (Zaria), Gobir et Kebbi, qui ont joué un rôle important, particulièrement après le XIV<sup>e</sup> siècle.

## Kano

L'histoire de Kano est sans aucun doute la mieux connue grâce à ses chroniques et à la richesse de la tradition orale<sup>21</sup>. Le territoire qui forma plus tard le royaume de Kano était, à l'origine, dominé par de petites chefferies dont chacune avait à sa tête des individus dont l'autorité sur le reste de la population était basée sur une juridiction rituelle. Les plus importantes de ces chefferies étaient Sheme, Dala et Santolo. À Dala, il y eut six générations de chefs avant l'arrivée de Bagauda.

L'arrivée de Bagauda dans la région de Kano date, selon Palmer, de l'année 999 et, jusqu'à présent, personne n'a mis en question ce chiffre, bien qu'il soit évident que la chronologie de Palmer est arbitraire et hautement approximative<sup>22</sup>.

19. A. Smith, 1970, pp.329 et suiv.

20. A.J.N. Tremearne, 1913, p. 141.

21. *La chronique de Kano* fut apparemment composée vers 1890, mais elle se fonde sur des textes antérieurs, d'avant la djihad. Elle énumère 48 *sarakuna* — rois hawsa (ou, après 1807, fulbe), de Bagauda à Mohammed Bello. Elle est écrite en arabe. Une traduction anglaise a été publiée par H. R. Palmer, 1908, pp.58-98, et réimprimée dans H. R. Palmer, 1928, vol. III, pp.92-132. Il existe une traduction hawsa, *Tarihin Kano*, dans R. M. East, Lagos, 1933. On trouve dans le *Chant de Bagauda* (anonyme) une variante de la liste des rois de Kano. Voir M. Hiskett, 1964-1965.

22. Voir H. R. Palmer, 1928, vol. III, pp.92 et suiv.

Bagauda vécut et mourut à Sheme après avoir obligé les autochtones à reconnaître son autorité politique. Ce fut son petit-fils Gijimasu (1095-1134) qui fonda Kano en installant la cité au pied de la colline de Dala. Il entreprit également de bâtir des fortifications, mais ce fut seulement sous le règne de son fils Tsaraki (1136-1194) que celles-ci furent achevées. En 1200, les chefs de Kano avaient soumis presque toutes les chefferies de la zone, à l'exception de Santolo, qui resta encore indépendant pendant un siècle et demi.

Sous Yaji (1349-1385), le processus de domination de la zone et de la population qui vivait autour de la ville fut victorieusement mené à son terme, bien que de nombreux groupes, à Kano et hors de Kano, se soient révoltés sporadiquement. L'expansion extérieure fut marquée par la conquête des chefferies encore indépendantes de Zamnagaba et l'occupation de Rano pendant deux ans. À partir de ce moment, Rano, tout en continuant à exister de manière indépendante, ne récupéra jamais sa pleine souveraineté.

Dans la guerre qu'il mena contre Santolo, Yaji fut aidé par un important groupe de musulmans wangarawa (jula), arrivés à cette époque à Kano, selon *La chronique de Kano*. Non seulement ils se joignirent à son armée lors de la bataille, mais ils prièrent pour le succès de la campagne. Santolo fut finalement vaincu et le centre religieux de la cité, où avaient lieu les sacrifices traditionnels, complètement détruit. Cette conquête acheva d'affirmer territorialement le royaume de Kano. Il est intéressant d'observer que *La chronique de Kano* dépeint la lutte entre la classe dirigeante et les gens du peuple, qui se soulevaient fréquemment contre sa forme d'autorité de plus en plus despotique, comme un combat entre les musulmans et les adeptes de la religion traditionnelle<sup>23</sup>. Il s'agit évidemment d'une interprétation tardive du processus de centralisation. L'expansion de Kano était dirigée vers le sud; après la campagne contre Santolo, d'autres suivirent dans les régions du Sud, où les armées de Kano se heurtèrent pour la première fois aux Kwararafa (Jukun). Il semble que l'issue du combat fut indécise, puisque les Kwararafa refusèrent de payer tribut à Yaji tout en lui donnant cent esclaves.

Kananeji (1390-1410) poursuivit cette politique d'expansion et, après deux campagnes, soumit Zazzau, dont le roi fut tué au combat. Les relations avec les Kwararafa étaient apparemment paisibles et Kano échangeait avec eux des chevaux contre des esclaves. Les contacts extérieurs devinrent plus intenses, comme en témoigne l'introduction du *lifidi* (rembourrage pour chevaux de guerre), des casques d'acier et des cottes de mailles<sup>24</sup>. Sous Dauda (1421-1438), l'influence étrangère augmenta avec l'arrivée d'un prince de Bornu réfugié, qui entra à Kano avec ses hommes et de nombreux *mallam*. Indépendamment de cadeaux comme des chevaux, des

23. H. R. Palmer, 1928, vol. III, pp.102 et suiv. *La chronique de Kano* mentionne aussi l'introduction, à cette époque, de bétail à longues cornes à Kano et d'un hymne national: *Zauna daidai Kano garingi ne* — Soyez fermes: Kano est votre ville. Voir H. R. Palmer, *op.cit.*, p. 104.

24. H. R. Palmer, 1928, vol III, p. 107.

tambours, des trompettes et des drapeaux, il semble que les gens de Bornu apportèrent avec eux la notion d'une administration plus développée, et c'est à cette époque que les titres de Bornu, comme *galadima*, *chiroma* et *kaigama*, entrèrent en usage à Kano.

Bien que les guerres et les expéditions se soient poursuivies pendant tout le XV<sup>e</sup> siècle, les croissantes activités commerciales des Kanawa étaient plus importantes. On affirme qu'une route fut ouverte entre Bornu et Gwanja (Gonja) au milieu du siècle; les chameaux et le sel du Sahara devinrent courants en pays hawsa, et un commerce florissant de noix de cola et d'eunuques commença à se développer. La prospérité grandissante du royaume et une islamisation accentuée de la classe dirigeante attirèrent à Kano de nombreux religieux musulmans. Dans les années 1450, des Fulbe arrivèrent du Mali, apportant avec eux les « livres de la Divinité et de l'éthymologie » (auparavant, seuls les livres de la loi et des traditions étaient connus en pays hawsa). À la fin du siècle arrivèrent également quelques *sharif* descendants du prophète Mahomet et de l'énergique religieux musulman Al-Maghīlī<sup>25</sup>. D'un autre côté, les rois de Kano furent obligés de payer un tribut à Bornu et d'entreprendre contre Katsina une guerre qui dura un siècle.

*La chronique de Kano* attribuée à Muḥammad Rumfa (1463-1499) une série d'innovations plus ou moins importantes, parmi lesquelles l'extension des murailles de la ville et la construction de nouvelles portes, la nomination d'eunuques à des postes d'État, la création du marché de Kurmi (le principal marché de Kano) et l'institution d'un conseil de neuf fonctionnaires dirigeants, les *Tara-ta-Kano*, « Neuf de Kano », qui formaient une sorte de ministère. Certaines de ces innovations indiquent que Rumfa avait l'ambition d'imiter les manières des cours de Bornu ou même du Maghreb: la construction d'un nouveau palais (*Gidan Rumfa*), l'emploi de longues trompettes et d'éventails en plumes d'autruche comme symboles royaux, l'établissement d'un harem fermé avec mille épouses et, enfin, les fêtes de la fin du jeûne du Ramadan (*Id al-Fitr*).

C'est sous le règne de Rumfa qu'eut lieu la première guerre avec Katsina; elle dura onze ans sans qu'aucun des deux camps parvint à l'emporter. Ses successeurs, Abdullahi (1499-1509) et Muḥammad Kísoki (1509-1565), continuèrent sa politique, luttèrent sans grand succès contre Katsina, mais battirent Zaria. La puissance grandissante de Bornu commençait à étendre son ombre sur le pays hawsa, et les *sarki* humilièrent plus d'une fois les *mai*; mais, en d'autres occasions, Kano put défendre victorieusement son territoire.

## Katsina

D'une manière générale, l'histoire de Katsina, sur laquelle nous sommes moins bien informés<sup>26</sup>, paraît avoir suivi un développement parallèle

25. H. R. Palmer, 1928, vol. III, p. 111; sur Al-Maghīlī et son rôle, voir plus loin.

26. Palmer (1927) a publié une liste des rois de Katsina. Voir encore H. R. Palmer, 1928, vol. III, pp. 78-82. L'œuvre la plus récente sur l'histoire de Katsina est une thèse de doctorat (Zaria) d'Y. B. Usman (à paraître).



à celui de Kano, mais avec un retard considérable. Le territoire plus tard connu sous le nom de royaume de Katsina était formé aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles de chefferies indépendantes où l'on parlait hawsa. Celle de Durbi-ta-Kusheyi était la plus importante. C'est à partir de Durbi que se développa finalement l'État-cité centralisé de Katsina. Avec le *sarki* Muḥammad Korau (1445-1495), probablement le fondateur d'une nouvelle dynastie, nous entrons dans une période historiquement plus ferme. Alors qu'il était encore à Durbi, Korau repéra un site important où plusieurs routes commerciales se croisaient, où il y avait une mine de fer et où l'on adorait une chapelle (*shrine*) appelée Bawada. Le *sarki* construisit à cet endroit une nouvelle ville fortifiée (*birni*) appelée Katsina<sup>27</sup>. Le nouveau peuplement attira vite des habitants et les commerçants en transit, et la ville apporta ainsi plus de pouvoir et de richesse à son maître. Peu à peu, les chefs environnants commencèrent à lui payer un tribut sous forme de barres de fer; tel fut le commencement du *haraji* (capitation) à Katsina. Grâce à cette base politique et économique ferme, Korau entreprit de lancer plus loin des expéditions, jusqu'à se tailler pour lui-même un vaste domaine, le royaume de Katsina. Muḥammad Korau est traditionnellement considéré comme le premier dirigeant musulman de Katsina<sup>28</sup>. C'est sous son règne qu'Al-Maghīlī se rendit à Katsina. La mosquée de Gobarau, dont il subsiste encore une partie, fut bâtie pendant la même période à partir de modèles de Gao et Djenné.

Les campagnes militaires de Katsina en dehors du pays hawsa se concentrèrent, comme celles de Kano, sur le territoire situé au sud du royaume. *La chronique de Katsina* rappelle<sup>29</sup> que Muḥammad Korau lança une campagne contre Nupe, qui avait alors une frontière commune avec Katsina. Cette guerre fut sans doute provoquée par la même expansion naissante de Nupe, qui avait déjà créé un conflit entre ce royaume et Yoruba. Parmi ses successeurs, Ibrāhīm Sura (1493-1499) est passé dans l'histoire comme un maître sévère, qui obligeait ses sujets à prier et emprisonnait ceux qui s'y refusaient. Il entretint également une correspondance avec le célèbre polyhistorien égyptien As-Suyūti (mort en 1505). 'Ali, qui succéda à Ibrāhīm et dont le long règne couvrit le premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle, fut appelé *murābit*, homme du ribāt », peut-être pour avoir fortifié la cité<sup>30</sup>.

### Zazzau

En ce qui concerne la prime histoire de *Zazzau* (appelé aussi *Zaria* ou *Zegzeg*), le tableau est encore plus confus qu'avec Katsina. Les matériaux his-

27. Usman a montré que l'affirmation de certains auteurs anciens, selon lesquels la ville de Katsina avait été fondée par des immigrants wangarawa, était fautive.

28. A. Smith, 1972, p. 196-198.

29. H. R. Palmer, 1928, vol. III, pp. 79-80. Voir aussi Y. B., Usman, 1972, pp. 175-197.

30. La chronologie d'origine de Katsina est plutôt confuse. Abdullahi Smith (1961), s'appuyant sur la mention d'une éclipse sous le règne d'Aliyu Karyagiwa (daté par Palmer de 1419 à 1431), a démontré que les datations de Palmer sont trop précoces sur plus d'un siècle.

toriques sont trop lacunaires pour permettre une reconstitution rationnelle de l'histoire politique de la région, si bien que les interprétations qu'on a faites des quelques sources existantes sont contradictoires. Selon Abdullahi Smith, le peuple hawsa « avait vécu à Zazzau pendant plus d'un millénaire avant qu'un gouvernement central n'apparaisse dans la région, avec une base située d'abord à Turunku<sup>31</sup> ». De là, les chefs étendirent leur territoire en annexant les petites chefferies voisines et en établissant plus tard leur nouveau siège sur le site de l'actuelle ville de Zaria. Tout cela eut probablement lieu à la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

Récemment, Murray Last a fait un tableau complètement différent de la naissance de la domination hawsa à Zazzau : même en 1200, il existait un royaume sur ce territoire, mais on l'appelait Kankuma (Kangoma ou Kwan-goma, comme on prononce maintenant), et ses dirigeants étaient kamuku, non hawsa. Cette fédération kangoma était l'héritière de la culture Nok et son économie était basée sur le commerce des métaux ». Quand cette fédération se rompit, ce fut « le royaume de Kangoma (né de cette rupture) à Turunku, qui fut connu au XVI<sup>e</sup> siècle sous le nom de Zegzeg ». C'est seulement en 1641 que le peuple hawsa commença à dominer Zegzeg (Zazzau), avec Zaria comme capitale<sup>32</sup>. Voilà une théorie plutôt aventureuse, qui comporte plus d'un point faible (la plupart d'ordre linguistique); tant que des arguments plus convaincants n'auront pas été avancés pour la soutenir, elle restera dans le domaine des hypothèses.

Abdullahi Smith nous fournit un tableau plus satisfaisant de l'histoire de Zazzau pendant cette période. Nous pouvons la résumer ainsi : dans la plaine de Zazzau, à l'extrême sud du pays hawsa, furent fondés, peu avant le XV<sup>e</sup> siècle, quelques centres urbains organisés d'après le type d'administration de l'État-cité. Au cours du développement de l'organisation politique, deux villes, Turunku et Kufena, en vinrent à exercer leur autorité sur les autres. Les deux cités étaient, à l'origine, mutuellement indépendantes et le restèrent jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle un dirigeant de Turunku, Bakwa, s'empara également du pouvoir à Kufena. Ultérieurement, les rois de Zazzau, qui régnaient sur les anciens territoires de Kufena et de Turunku, s'installèrent de façon permanente dans la nouvelle capitale bâtie à l'extrême est du *birni* Kufena, et appelée Zaria, d'après le nom d'une fille de Bakwa. La princesse Zaria avait une sœur célèbre, Amina. Avec la fusion de Turunku et de Kufena, le royaume de Zazzau était vraiment né. À partir du début du XVI<sup>e</sup> siècle, Zazzau entreprit de s'étendre territorialement à l'ouest et au sud. Selon les traditions historiques, l'armée fut dirigée au cours de certaines campagnes par la *gimbiya* (la princesse) Amina, la sœur de Bakwa; ce fut également elle qui fortifia Zaria et Kufena, entourant ces villes de larges remparts. Il n'y a rien dans la littérature et les traditions orales hors du palais qui puisse conduire à affirmer qu'Amina fut jamais une reine à Zazzau.

31. A. Smith, 1970, dans Mortimore (dir. publ.), pp.82-101. Voir aussi A. Smith, 1976.

32. M. Last, dans M. Adamu (dir. publ.), *History essays in honour of Professor Abdullahi Smith, Zaria* (à paraître).

On ne trouve son nom dans aucune des listes de rois de Zazzau; elle vécut et mourut comme une princesse — une princesse certainement très influente; elle ne devint jamais reine. La légende la dépeint comme une grande guerrière qui mena des campagnes au-delà des frontières de Zazzau, jusqu'au pays nupe, au sud-ouest, et jusqu'à Kwararafa, au sud-est. Dans *La chronique de Kano*, on affirme que « le sarki de Nupe envoya quarante eunuques et dix mille noix de cola [à la princesse] ». Elle fut la première en pays hawsa à avoir des eunuques et des noix de cola. C'est à son époque que tous les produits de l'Ouest furent introduits en pays hawsa<sup>33</sup>.

## Gobir

Si Zazzau était l'État hawsa le plus méridional, Gobir, lui, était le plus septentrional. Le territoire d'origine des Gobirawa était situé plus au nord, à partir de la région d'Agadès, et il incluait le massif de l'Air. Le terme hawsa désignant cette zone est *Azbin* (correctement prononcé *Abzin*), tant que le mot *Gobir* était employé pour se référer à l'ensemble politique formé par les Gobirawa<sup>34</sup>. Les divers groupes qui le composaient étaient soumis depuis le XII<sup>e</sup> siècle à la pression des Touareg, qui les refoulèrent vers le sud. Certains d'entre eux s'établirent dans les plaines de la région appelée actuellement Adar et furent désormais désignés sous le nom d'Adarawa. D'autres groupes parlant hawsa, qui devinrent plus tard des Gobirawa, émigrèrent aussi vers le sud et créèrent, en différents endroits et à différentes époques, le royaume de Gobir. Ainsi, dans la période précédant 1405, ce royaume était situé dans l'actuelle République du Niger (avec son centre à Marandet ?), alors qu'ultérieurement il se déplaça vers le sud et établit pendant quelque temps sa capitale à Birnin Lalle. *La chronique de Kano* mentionne, au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, l'arrivée des Abzinawa à Gobir et ajoute qu'à partir de cette époque le sel était devenu chose courante en terre hawsa<sup>35</sup>.

La pauvreté des sources écrites et orales ne nous permet pas de reconstituer de manière plus cohérente l'histoire de Gobir ou du processus par lequel un État centralisé se développa dans ce royaume. Il en va de même pour la chronologie, car aucune des versions de la liste des rois que nous possédons n'est à cet égard de quelque utilité. Cependant, depuis environ le IX<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, Marandet était déjà un important centre commercial et industriel, basé sur le commerce transsaharien (avec Gao); il est donc possible que Gobir se soit transformé en État centralisé à cette époque. Malgré la pression continue des Touareg, les Gobirawa réussirent, pendant cette

33. H. R. Palmer, 1928, vol. III. Selon *La chronique de Kano*, elle fut la contemporaine de Dauda de Kano (1421/1438). Certains spécialistes modernes inclinent à accepter cette date (R. A. Adeleye, 1971, pp. 220 et suiv; H. J. Fisher, *CHA*, vol. III, p. 283, n°1), tandis que d'autres affirment qu'elle a vécu au XVI<sup>e</sup> siècle (S. J. Hogben et A. H. Kirk-Greene, 1966, pp. 216-218 — depuis 1576 —, ou A. Smith, *op. cit.* — commencement du XVI<sup>e</sup> siècle). Cette dernière est également l'opinion des présents rédacteurs.

34. M. Last, 1979, pp. 13-15.

35. H. R. Palmer, 1928, vol. III, p. 104.

période et plus tard, à jouer avec succès le rôle de défenseur des frontières septentrionales du pays hawsa.

### Rano

Dans la plupart des ouvrages traitant de la prime histoire des États hawsa, Rano est présenté comme l'un des royaumes qui s'instaurèrent au début du présent millénaire et qui perdirent ultérieurement leur souveraineté au profit de Kano. Mais, récemment, Murray Last a attiré l'attention sur le fait que, si *La chronique de Kano* est soigneusement examinée, on ne trouve aucune preuve qu'un royaume de Rano ait existé avant le XV<sup>e</sup> siècle<sup>36</sup>. Il existait une chefferie hawsa appelée Zamnagaba (ou Zamnakogi), indépendante de Kano. Selon *La chronique de Kano*<sup>37</sup>, ce fut le *sarkin* de Kano, Yaji (1349-1385), qui chassa son chef de sa capitale et se rendit à Rano et Bubu, où il demeura deux ans. Murray Last suggère qu'avant cette conquête Zamnagaba faisait partie du système politique de Santolo; ce dernier, alors indépendant de Kano, ne fut conquis par Yaji qu'à la fin de son règne. Il semble donc qu'il faudrait reconsidérer l'inclusion de Rano parmi les premiers États hawsa et examiner davantage les relations entre Rano, d'une part, Santolo et Kano, d'autre part. Peut-être Zamnagaba devrait-il remplacer Rano dans la liste des *hawsa bakwai*<sup>38</sup>.

### Zamfara

C'est seulement au début du XVI<sup>e</sup> siècle que l'on peut dire que le royaume de Zamfara apparaît nettement comme un État. Avant cette époque, les principales chefferies de la région étaient Dutsi, Togno, Kiyawa (ou Kiawa) et Jata. Malheureusement, aucun des documents dont nous disposons ne montre le processus par lequel un système de gouvernement centralisé s'est développé ici, mais il semble que les zones où s'est d'abord créée une administration étaient également des lieux où l'on fondait le minerai de fer et où existaient des collines possédant une signification religieuse<sup>39</sup>. Le processus de centralisation commença avec les maîtres de Dutsi, qui avaient placé sous leur autorité les autres chefferies. La création du Birnin Zamfara comme capitale permanente du royaume peut avoir eu lieu vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, car c'est à cette époque que Zamfara lança des campagnes dans diverses directions. Ces campagnes menèrent jusqu'à Yawuri, dans le bassin du Niger, mais n'aboutirent pas à une occupation permanente. Jusqu'en 1600, le principal souci des maîtres de Zamfara fut la consolidation de leur États<sup>40</sup>.

36. M. Last, 1979, pp. 13-15.

37. H. R. Palmer, 1928, vol. III, p. 104.

38. Le sens du terme « Zamnakogi » donné dans *La chronique de Daura* (voir H. R. Palmer, 1928, vol. III, p. 134) en tant que nom du fondateur de Kano devrait également donner lieu à d'autres recherches.

39. Voir N. Garba, *Rise and fall of Zamfara*, thèse de doctorat, Zaria, 1977.

40. Voir K. Krieger, 1959.

## Kebbi

Bien que Kebbi, la partie la plus occidentale du pays hawsa, fût habitée depuis des temps reculés par des peuples parlant hawsa, la tradition locale ne classe pas les populations de cette région parmi les *hawsa bakwai*, mais parmi les *banza bakwai*. Selon Muḥammad Bello, «les gens de Kebbi descendent d'une mère de Katsina et d'un père de Songhay<sup>41</sup>».

Les Kebbi apparurent dans l'histoire au moment où cette zone était tombée pour la première fois sous la domination songhay, pendant le règne de Sonni Alī (1464-1492). À cette époque, la basse vallée de Rima était administrée par des chefs de clan portant le titre de *magaji* (successeur); mais, peu après, commencèrent à arriver des immigrants d'autres régions hawsa. L'un de ces immigrants était un certain Muḥammadu Kanta, de Kuyambana, dans le sud de Katsina. Grâce à ses exploits militaires, il éclipsa vite les *magaji* et devint le gouverneur *de facto* de la sous-province de Kebbi (empire songhay)<sup>42</sup>. Il rejoignit l'armée songhay en tant que *barde* (capitaine) et participa à la campagne contre le sultan d'Agadès. La campagne fut victorieuse et un important butin fut saisi. Comme Kanta n'en reçut que la partie qu'il attendait, il quitta avec ses partisans l'empire songhay et fut déclaré rebelle. C'était en 1516; il s'ensuivit une série d'engagements militaires avec le Songhay pendant quelques années, mais Kanta réussit à maintenir son indépendance<sup>43</sup>. Il établit alors sa capitale à Surame, encouragea les petits villages à s'unir et à former des villes fortifiées, avec des murailles assurant leur défense. Il regroupa lui-même neuf agglomérations séparées pour constituer Birnin Laka et fonda ensuite, comme base défensive contre le Songhay, une autre ville qui s'appela Birin Kebbi<sup>44</sup>.

Après avoir consolidé son système de défense, Kanta se tourna vers l'extérieur. Il occupa l'Air (Agadès) et arracha cette région au contrôle de l'empire songhay. Muḥammad Bello lui a attribué la conquête de tout le pays hawsa et de certaines parties de Bornu<sup>45</sup>. D'autres sources parlent de ses entreprises d'invasion de Yawuri et de Nupe au sud<sup>46</sup>. Kanta ne semble pas avoir créé d'administration pour intégrer les territoires conquis à la province métropolitaine. Il lui suffisait que les États vassaux reconnaissent la suzeraineté de Kebbi et lui paient un tribut<sup>47</sup>. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Kebbi devint une grande puissance fonctionnant comme une sorte de tampon entre le pays hawsa et le bassin du Niger. Le royaume de Bornu, inquiet de voir

41. *Infāq al-Maisūr*, 1922, p.13. L'exclusion de Kebbi des «Sept (États) Kawsa» peut avoir son origine dans le fait qu'au XVI<sup>e</sup> siècle le royaume de Kebbi était un allié de Songhay; il mena de nombreuses campagnes contre les autres États hawsa, qui le considèrent donc comme un ennemi.

42. Pour la genèse de Kebbi — ascension et chute de Kanta comprises —, voir M. B. Alkali, thèse de M. A. non publiée, Zaria, 1969.

43. *Ta'riḫ al-Sūdān*, 1900, pp. 129-130.

44. M. B. Alkali, thèse, pp. 55 et suiv.

45. *Infāq al-Maisūr*, 1922, pp. 13-14.

46. R. M. East, 1933, vol. I.

47. R. A. Adeleye, 1971, p. 564.

surgir un nouvel État puissant, essaya de le dominer et envahit les États hawsa soumis à Kanta, mais son armée fut écrasée. C'est au retour d'une autre campagne victorieuse à l'ouest de Bornu que Kanta mourut en 1556. Les États hawsa cessèrent alors de payer tribut à Kebbi et redevinrent indépendants. Ahmadu, le fils aîné et le successeur de Kanta, ne prit pas les armes pour les y contraindre. Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les maîtres de Kebbi ne dominaient même plus Agadès, car Kano et Katsina y étaient intervenus pour défendre un ennemi de Kebbi. D'« empire », le dernier était devenu un royaume local dont l'autorité sur le pays hawsa disparut définitivement.

D'après ce qui précède, il est clair que la période située entre 1200 et 1600 doit être considérée comme cruciale dans l'histoire du peuple hawsa. Des gouvernements centralisés s'établirent, dans une demi-douzaine d'États, autour de capitales fortifiées jouant également le rôle d'important centre commercial. Certains de ces États commencèrent déjà à s'étendre et à attaquer d'autres peuples en pays hawsa comme hors de celui-ci.

## Les relations avec les peuples voisins

Naturellement, les Hawsa n'étaient pas le seul peuple qui habitait le Soudan central, c'est-à-dire le territoire qui s'étend du lac Tchad, à l'est, au bassin du Niger, à l'ouest, et du Sahel, au nord, au bassin de la Bénoué, au sud. C'est dans ce périmètre que leurs contacts avec les autres groupes ethniques se sont développés. La légende de Daura — le mythe des origines hawsa — énumère certains des peuples non hawsa avec qui ils entrèrent en relation vers l'an 1500 de l'ère chrétienne. Bien que diverses listes des *banza bakwai* incluent parfois des groupes parlant hawsa (Kebbi, Zamfara), les représentants principaux de ces peuples étaient les Jukun, les Kwararafa, les Ewari, les Yoruba, les Nupe et les Yawuri. Il est intéressant d'observer qu'aucune de ces listes ne contient les noms de voisins plus grands et plus importants, come le Kanem-Bornu et le Songhay, dont l'influence a dû être considérable en pays hawsa depuis des temps reculés.

Les Hawsa employaient généralement le terme de *Barebari* (ou *Beri-beri*) pour désigner les peuples de l'empire du Kanem-Bornu. Ainsi les noms de Kanembu, Kanuri, d'Arabes shuwa, de Bolewa, de Ngizim, etc., ne furent pas courants en pays hawsa avant l'époque moderne. Parmi les *Barebari*, les classes sociales qui dominaient les relations de Bornu avec le pays hawsa — les dirigeants, les marchands, les religieux musulmans — étaient surtout d'origine kanuri et ce furent donc certains aspects de la culture kanuri qui devinrent représentatifs du peuple *barebari*<sup>48</sup>.

48. Y. B. Usman, 1972, pp. 175-197.

Dans l'histoire du pays hawsa, les relations avec Kanem-Bornu revêtent une grande importance parce que c'est à partir de là que furent empruntés de nombreux éléments culturels et des idées nouvelles qui en vinrent ensuite à faire partie intégrante de la culture et de la civilisation hawsa. Les contacts entre les Hawsa et le peuple kanuri commencèrent quand ce dernier résidait encore à Kanem; mais c'est quand il s'établit durablement à Bornu, au sud-ouest du lac Tchad, que ces contacts prirent une nouvelle ampleur<sup>49</sup>.

Dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, après une longue période de conflits incessants, le royaume de Bornu connut une nouvelle stabilité. Cette stabilisation était liée à la création d'une capitale permanente et fortifiée à l'ouest du Tchad, Ngazargumu, qui forma ensuite une base solide pour l'extension de Bornu à l'ouest, en pays hawsa<sup>50</sup>. Vers 1425, un dirigeant de Bornu qui avait été renversé, Othman Kalnama, chercha refuge à Kano avec un groupe de partisans et y joua un rôle important sous le règne de Dauda (1421-1438) et d'Abdullahi Burja (1438-1452). Le *mai* Bornu pouvant difficilement ignorer cette menace venant du pays hawsa, il réduisit Kano et d'autres parties de la région à l'état de vassal, si bien que de nombreuses villes durent payer tribut à Bornu<sup>51</sup>. Vers la même époque, Katsina fut soumise, dans une certaine mesure, à Bornu et fut également obligée d'envoyer un tribut annuel de cent esclaves à Ngazargumu<sup>52</sup>. Nous ne savons pas jusqu'à quel point le pays hawsa devint indépendant de Bornu ni pendant combien de temps. M. G. Smith tend à penser qu'au début seuls Biram et Kano furent les vassaux de Bornu, étant donné que Kano était le principal État hawsa situé aux frontières de Bornu et qu'il fut sans doute le premier à susciter la convoitise de Kanuri<sup>53</sup>. D'un autre côté, le *Sokoto provincial gazetteer* rapporte que «Yawuri envoyait un tribut annuel à Zaria, son supérieur immédiat, et donc à Bornu. Tous les autres États hawsa envoyaient leurs tributs à Daura pour Bornu<sup>54</sup>».

La véritable nature de la suzeraineté de Bornu sur le pays hawsa et ses diverses régions pendant cette période exige encore d'autres recherches. Néanmoins, il est d'ores et déjà établi que c'est à partir de cette époque que l'influence de Bornu devint plus nette et qu'elle passa essentiellement par Kano, contribuant ainsi au développement culturel du pays hawsa.

Pendant le XVI<sup>e</sup> siècle, l'apparition de Kebbi comme le plus belliqueux des États du Soudan central conduisit à des luttes prolongées entre ce royaume et les maîtres de Bornu. Muḥammad Kanta sortit victorieux de cette lutte qui avait pour principal objet la domination de l'Air (Agadès), l'important croisement des routes transsahariennes menant en pays hawsa. Dans

49. Voir M. Adamu, 1979. L'histoire de Kanem-Bornu est traitée dans le chap. 10 de ce volume.

50. A. Smith, 1971, p. 182.

51. Voir *La chronique de Kano*, dans H. R. Palmer, 1928, vol. III, pp. 109-110.

52. H. R. Palmer, *op. cit.*, p. 83.

53. M. G. Smith, 1964, pp. 348 et suiv.

54. Cité par M. G. Smith, 1964, p. 348, n° 35.

quelle mesure les États hawsa furent-ils impliqués dans ce jeu de pouvoir, c'est ce qu'il reste difficile à dire. Mais il semble que Kanta imposa sa domination au moins à certains des États-cités, éliminant ainsi la tutelle politique de Bornu.

L'autre État puissant situé à la frontière du pays hawsa était l'empire songhay. Son prédécesseur hégémonique dans le Soudan central, le Mali<sup>55</sup>, ne joua jamais aucun rôle dans l'histoire hawsa, bien que son influence culturelle, essentiellement par l'intermédiaire des commerçants et des religieux wangarawa (wangara), doive avoir été fortement ressentie dès le début.

Il y a encore peu de temps, la majorité des historiens pensaient qu'Askia Muḥammad (1492-1528), le puissant chef de l'empire songhay, avait conquis dans les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle tout le pays hawsa et imposé sa suzeraineté à Kano, Katsina, Gobir, Zamfara et Zazzau. Selon cette thèse, la région hawsa serait devenue pendant les décennies suivantes le théâtre d'une lutte prolongée entre deux États impériaux, Songhay et Bornu, bien que l'apparition d'un royaume de Kebbi indépendant ait affaibli la domination directe du Songhay sur le pays hawsa depuis 1515. Mais, comme l'a bien montré Fisher, la seule source évoquant cette prétendue invasion et occupation du Songhay est le récit de Jean Léon l'Africain, voyageur marocain qui se rendit en plusieurs endroits du Soudan occidental en 1510 et en 1513<sup>56</sup>. On ne saurait nier que la description que Jean Léon l'Africain fait de l'invasion songhay est très vivante et contient une foule de détails sur le sort des chefs hawsa, le tribut écrasant, les alliances matrimoniales<sup>57</sup>. D'un autre côté, les chroniques hawsa restent silencieuses à propos de cet événement si essentiel pour l'histoire politique du pays hawsa. On ne peut expliquer ce fait uniquement par le désir des chroniqueurs de supprimer le souvenir d'une humiliante débâcle, étant donné que *La chronique de Kano* évoque très souvent des défaites du *sarki* de Kano, en diverses occasions, face à des États moins puissants, comme Katsina, Zaria ou Kwararafa. Plus important encore est le fait que les chroniques de Tombouctou racontant les événements du point de vue de Songhay ne mentionnent pas cette soi-disant campagne victorieuse de leur héros préféré, Askia Muḥammad. Elles se réfèrent seulement très brièvement à une expédition mineure lancée contre Katsina en 1514, juste après la visite de Léon l'Africain<sup>58</sup>. Il paraît maintenant plus que probable que la conquête songhay du pays hawsa ne s'est jamais produite et que les États de cette zone ne sont jamais vraiment tombés sous la domination songhay.

Au sud-ouest du pays hawsa, sur les bords médians de la Bénoué, vivent aujourd'hui les Jukun. Bien que ce peuple soit à présent peu nombreux,

55. Le Songhay est souvent évoqué dans les chroniques hawsa comme le *Meli*, au sens d'« empire occidental ».

56. H. J. Fisher, 1978pp.86-112.

57. J. Léon l'Africain, trad. franç. A. Épaulard, 1956, vol. II, pp.473 et suiv.

58. *Ta'riḫ al-Fattāsh*, 1913, pp.77 et 147; *Ta'riḫ al-Sūdān*, 1900, pp.78 et 129.



il a autrefois joué un rôle considérable dans l'histoire du centre et du nord de l'actuelle République du Nigéria et a exercé une influence durable sur maints de ses voisins.

Selon une théorie généralement acceptée, les Jukun venaient du nord-est. Quant à leur pays d'origine, les traditions divergent : certaines mentionnent la vallée du Nil et Kordofan, d'autres vont jusqu'à indiquer l'Arabie ou le Yémen ; une tradition affirme encore que les Jukun arrivèrent en même temps que les Kanuri<sup>59</sup>. Alors que ces traditions d'origine reculées paraissent fort suspectes, il semble plausible que les Jukun soient venus du nord-est par la région située entre les plateaux de Mandara et le lac Tchad. Mais les preuves linguistiques montrent que la langue jukun appartient à la sous-famille de la Bénoué-Congo avec le tir, l'ibibio, l'efik, et la majorité des langues de la Cross River indiquent plutôt une origine méridionale, bien qu'il ne soit pas exclu que les Jukun aient formé la dernière vague d'un mouvement de migration allant généralement du nord et du nord-est au sud.

Quant à savoir quelle partie du Nigéria devrait être considérée comme la zone où les Jukun ont d'abord instauré leur pouvoir politique, deux théories ont été mises en avant.

La première soutient que c'est dans la partie moyenne du bassin de la Bénoué, au sud du lit de la rivière, que les Jukun ont établi l'Empire kwararafa, souvent mentionné dans les textes traditionnels hawsa<sup>60</sup>. Les ruines de la cité connue sous le nom de Kwararafa peuvent encore être observées dans la région. Kwararafa est le nom donné par les Hawsa aux Jukun, à leur capitale et à leur royaume<sup>61</sup>. Quand la ville fut abandonnée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>62</sup>, ce fut encore dans la même zone que fut fondée la ville qui lui succéda, et qui existe toujours, Wukari. Ce fut à partir du sud du bassin de la Bénoué que les Jukun se répandirent au nord, dans la vallée de Gongola et, plus tard, dans Kasar Chiki<sup>63</sup>. Cette expansion vers le nord n'a pas encore été datée, mais elle se produisit avant l'effondrement de la ville de Kwararafa. C'est dans cette zone — c'est-à-dire le sud du bassin de la Bénoué — que se développèrent d'abord les relations entre Hawsa et Jukun. On a montré que la langue jukun est originaire du sud de ce bassin et qu'elle s'est ensuite étendue vers le nord<sup>64</sup>. L'origine méridionale du

59. C. K. Meek, 1931, p. 15.

60. *Idem*.

61. Kwararafa est dérivé de *kororo afa*, qui signifie généralement le « peuple du sel », le territoire jukun étant fameux pour ses mines de sel. Voir W. B. Baikie, 1856, p. 455. Le terme Kororofa, tel qu'on le trouve dans les textes, se réfère peut-être aux peuples de la vallée de la Bénoué en général, et pas forcément au même peuple — les Jukun — à chaque fois. Voir T. Hodgkin, 1975, p. 31.

62. À propos du déclin et de l'effondrement de la ville de Kwararafa, voir C. K. Meek (1931, pp. 32 et suiv.) et M. Adamu (1978, pp. 38-43).

63. Kasar Chiki est la partie basse de l'actuel État du Plateau du Nigéria située dans les zones de gouvernement local de Wase (Langtang), Shendam et Awe. *Kasar Chiki* signifie littéralement en hawsa « entre-territoire » ; l'origine de ce terme n'a pas encore été étudiée.

64. Voir l'étude sur la langue jukun de K. Shimzu, thèse non publiée, 1971.

pouvoir politique jukun est par ailleurs indiquée par les traditions orales de diverses villes du Kasar Chiki, qui affirment que celles-ci descendaient d'immigrants jukun venus du sud (Kwararafa et Wukari).

Selon la seconde théorie, c'est dans la vallée de Gongola, au nord de la Bénoué, et dans certaines parties du bassin supérieur de la Bénoué, que les Jukun ont commencé à organiser leur pouvoir politique et à entretenir des relations militaires et commerciales avec le peuple hawsa. C'est seulement plus tard que se serait développée la domination jukun au sud de la Bénoué. Quand et comment, c'est ce qu'on ignore encore<sup>65</sup>.

Ces deux théories ne sont pas entièrement incompatibles, et il semble que les Jukun avaient deux centres de pouvoir politique : la partie sud du bassin du Bénin et la vallée de Gongola. Pour des raisons encore obscures, le sud du bassin de la Bénoué parvint à éclipser politiquement toutes les autres zones où se trouvaient des peuplements jukun. Certaines des attaques organisées contre les États hawsa à partir de la vallée de Gongola peuvent avoir été ordonnées par l'*aku*, chef suprême du peuple jukun<sup>66</sup>, installé dans la région sud (dans la ville maintenant abandonnée de Kwararafa). S'appuyant sur le fait que les Hawsa et les Kanuri appelaient leur ennemi commun par différents noms (*Kwana* en kanuri, *Kwararafa* en hawsa), M. Riad a suggéré l'existence de deux États jukun, l'un au nord, près de Bornu, appelé Kwana, l'autre plus au sud et plus relié au pays hawsa. Ces États n'étaient pas contemporains puisque le second est mentionné au XIV<sup>e</sup> siècle dans *La chronique de Kano*<sup>67</sup>.

Malheureusement, le peuple jukun n'a conservé son histoire ni dans des écrits ni dans le style de l'« histoire du tambour<sup>68</sup> » et la majorité des Jukun d'aujourd'hui (à l'exception importante du groupe pindiga) ont oublié les détails de leurs anciennes activités belliqueuses. Il est cependant clair — grâce à diverses sources — que, de 1200 à 1600, le peuple jukun était déjà établi dans la partie moyenne du bassin de la Bénoué et dans la vallée du Gongola. Il est même possible que son expansion vers Kasar Chiki ait commencé dès le XVI<sup>e</sup> siècle. Pendant cette période, il fallut un État puissant qui, en 1600, atteignit le sommet de sa force militaire. L'importance qu'ont eue les Jukun est également attestée par le fait qu'il existe des groupes ethniques qui, soit

65. La théorie de Gongola a été soutenue par Abdullahi Smith (1971) et, dernièrement, par Sa'ad Abubakar dans *Groundwork of Nigerian history*, Ibadan, 1980, pp. 168 et suiv.

66. L'*aku* devait sa position à son rôle religieux : on croyait qu'il était désigné par la divinité et servait d'intermédiaire entre les dieux et le peuple. Voir C. F. Young, 1966.

67. M. Riad, 1960, pp. 483 et suiv.

68. Tambours et chanteurs sont les véhicules des traditions orales de nombreuses communautés en Afrique occidentale. Les événements historiques sont généralement conservés sous forme de chants et de citations transmis de père en fils dans les familles des musiciens traditionnels (griots). La plupart de ces récits ont trait à l'histoire politique parce que seuls les rois et les chefs pouvaient se permettre un patronage continu des griots. Les chants étaient récités lors des cérémonies. Dans les États hawsa, il existe aussi des « histoires de tambour », mais elles n'ont pas été recueillies systématiquement. La plupart des historiens tirent leurs informations des récits de courtisans de palais et des religieux musulmans (les *mallam*) ainsi que de documents écrits.

affirment descendre des Jukun, soit ont imité de nombreux aspects de leur culture, directement ou par l'intermédiaire des Igala. Indépendamment des Igala, ces peuples comprennent les Idoma, les Ankwe, les Montol, les Igbirra et quelques autres<sup>69</sup>.

Avec les Nupe, nous atteignons la partie la plus méridionale du Soudan central. Preuves linguistiques et traditions orales indiquent, cependant, que les premiers liens importants furent noués avec le Sud plutôt qu'avec le Nord. Par sa situation géographique, le pays nupe était toutefois prédestiné à former un lien entre la savane, au nord, et les régions forestières du sud; il devint un point de rencontre et de confluence. Tout indique que les Nupe étaient des autochtones dans la région qu'ils occupent actuellement, près de l'endroit où la Bénoué se jette dans le Niger. Même l'histoire de Tsoede — « le héros culturel et le fondateur mythique du Royaume Nupe<sup>70</sup> » — se réfère seulement à l'apparition d'un gouvernement central pour le peuple nupe, mais aucunement à l'origine des Nupe en tant que peuple<sup>71</sup>. Avant l'ère de Tsoede (Edeji était son autre nom, particulièrement chez les Hawsa), les Nupe étaient divisés en cinq sous-groupes ou clans: les Ebe, les Beni (ou Bini), les Ebagi, les Bataci et les Dibo (ou Zitako, appelés aussi Gana-Gana chez les Hawsa). Ils formaient une confédération peu centralisée, appelée confédération de Beni. D'après les sources, il est évident qu'il y a eu des rois avant l'époque de Tsoede et certains d'entre eux sont même nommés. Mason affirme que Tsoede est « simplement la personnification d'une chaîne d'événements qui ont conduit à la fondation d'un État supratribal<sup>72</sup>. Cette période fut révolutionnaire en ce sens que Tsoede réalisa l'unification non seulement des Nupe sédentaires, représentés par la confédération de Beni, mais aussi des riverains kyedye (ou kede) — qui « dominaient l'eau » — et de nombreux autres sous-groupes souvent formés par des Yoruba, des Gwari, des Kanuri et des Igala immigrants et assimilés.

On pense que Tsoede lui-même a vécu dans la première partie du XVI<sup>e</sup> siècle, mais cette date est plutôt incertaine. Même si, jusqu'à maintenant, le processus de la formation de l'État ne peut être situé chronologiquement de façon sûre, les références aux Nupe dans les sources hawsa remontent au XV<sup>e</sup> siècle; peut-être certaines concernent-elles la confédération de Beni. Le peuple nupe formait donc, depuis le XV<sup>e</sup> siècle, une partie d'un groupe ethnique en très rapide expansion. Il se renforça numériquement en encourageant l'installation et, plus tard, l'assimilation d'immigrants du territoire yoruba, d'Igala (peuple dont on prétend qu'il vint avec Tsoede), de Gwari, de Kambari et de Bornu. Culturellement parlant, les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles furent une époque où fut forgée une culture

69. On trouvera des détails à ce propos dans les œuvres d'O. Temple (1922) et de C. K. Meek (1931).

70. S. F. Nadel, 1942, p. 72.

71. M. Mason, 1970, pp.32-33.

72. *Ibid.*

dynamique pour tous les Nupe aux dépens des valeurs culturelles locales de petits groupes ethniques. L'État de Tsoede évolua vers une centralisation croissante. Pendant cette période, les rois de Nupe établirent des relations diplomatiques et commerciales avec de nombreux États voisins, particulièrement avec les villes hawsa.

Un autre groupe, formé par les habitants de Bauchi, entretint des relations avec les Hawsa à cette époque. *Bauchi* est l'appellation hawsa du territoire situé au sud du pays hawsa — *Kasashen Bauchi*. Il comprenait la région qui englobe l'actuel État de Bauchi, l'État du Plateau, la partie sud de l'État de Kaduna, la partie nord de l'État du Niger et la partie sud de l'État de Sokoto (Zuru et Yawuri)<sup>73</sup>. Les peuples qui considèrent ce vaste territoire comme leur patrie traditionnelle sont nombreux; ce sont tous, à l'exception des Kambari, de petits groupes ethniques<sup>74</sup>. Leurs traditions — exception faite encore une fois des Kambari — affirment qu'ils sont originaires soit du pays hawsa, soit de Bornou.

Reconstituer les relations qui se sont développées entre les Hawsa et les peuples de Bauchi jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle est difficile, à cause du caractère lacunaire des sources historiques. Il semble qu'il y ait surtout eu des migrations hawsa en territoire bauchi. De nombreux peuples s'aventuraient au sud à des fins commerciales ou militaires; certains s'y réfugiaient<sup>75</sup>. À l'exception des soldats, la majorité de ces immigrants en *Kasashen Bauchi* s'y installaient et ne revenaient plus. Certains gardèrent la langue hawsa; les descendants des autres la perdirent et furent linguistiquement assimilés par les peuples qui les accueillirent: Kambari, Gungawa, Dakarawa, Gwari, Kamuku ou Warjawa. Par ailleurs, le territoire de Bauchi formait une cible privilégiée pour les expéditions esclavagistes de Kano et de Zazzau, si bien que de nombreux habitants se rendaient en pays hawsa.

Parmi les peuples bauchi, seuls les Kambari et les Kamuku paraissent avoir fondé des sortes de gouvernements centralisés avant le XVI<sup>e</sup> siècle. L'histoire politique de Yawuri montre que, lorsque les Hawsa commencèrent à s'installer dans cette région à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, ils se heurtèrent à la chefferie kambari de Maginga dont ils s'emparèrent et qu'ils dominèrent à partir de ce moment-là. Il est cependant possible que Maginga ait déjà formé un royaume kambari vers 1200 de l'ère chrétienne. Quelles relations s'étaient nouées avec les premiers États hawsa de l'époque, il est difficile de le préciser à cause du manque de documents. Il est cependant intéressant d'observer que les premiers Hawsa qui établirent leur domination à Yawuri au XIV<sup>e</sup> siècle étaient des commerçants (du sud de Katsina) résidant dans la région<sup>76</sup>.

73. Pour une brève discussion de l'usage traditionnel du mot *Bauchi*, voir M. Adamu, 1978, p. 23.

74. Voir C. K. Meek, 1925, et O. Temple, 1922.

75. M. Adamu, 1978, pp. 39-40.

76. Voir M. Adamu, *Rise and fall of Hausa rule in Yawuri*, chap. II, s. d.

Quant aux Kamuku, il est possible de les identifier à un peuple appelé karuku, mentionné dans l'ouvrage d'Al-Makrīzī (mort en 1442), *Les races du Soudan*, avec le royaume de Kankuma, c'est-à-dire Kwangoma ou Kangoma<sup>77</sup>. Le royaume où les Kamuku sont présentés comme le peuple dominant existait-il déjà en 1200 et formait-il l'État qui a précédé Zaria, comme l'affirme M. Last<sup>78</sup> ? La chose est encore incertaine. Néanmoins, le témoignage d'Al-Makrīzī indique l'existence d'une certaine forme d'organisation politique chez les Kamuku dès les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles.

## Principaux événements en pays hawsa

### L'immigration

L'un des événements les plus importants de cette période fut l'immigration à grande échelle en pays hawsa de peuples et de groupes venant de différents horizons, à différents moments et dans des buts divers. Les régions d'où le pays hawsa reçut la majeure partie de ces immigrants étaient le Sahel au nord, Bornu à l'est et les zones de l'empire du Mali et de l'Empire songhay à l'ouest. Les catégories des immigrants incluaient des bergers, des pêcheurs, des agriculteurs, des marchands, des négociants, des religieux musulmans, des érudits (appelés en hawsa *mallam*), ainsi que quelques aristocrates.

Les bergers immigrants étaient en premier lieu des Fulbe (« Fulani ») puis des Touareg. Bien qu'on ait écrit beaucoup à propos de l'histoire des Fulbe dans le centre du Soudan, il n'en est résulté aucune reconstitution plausible de leur migration, si ce n'est que la majorité des spécialistes s'accorde à penser qu'ils ont atteint cette région par l'ouest. Mais chronologie et routes demeurent peu connues. Selon Yusufu Usman, les Fulbe arrivèrent d'abord à Katsina sous le règne du *sarki* de Katsina, Jabdayaki (env. 1405-1445)<sup>79</sup>. Peu après, leur venue est mentionnée en ces termes dans *La chronique de Kano* : À l'époque de Yabuku (1452-1463), les Fulbe vinrent en pays hawsa, de Melle, apportant avec eux les Livres de la divinité et de l'étymologie. Auparavant, nos docteurs n'avaient, outre le Coran, que les Livres de la loi et des traditions. Les Fulbe traversèrent le pays et allèrent à Bornu, laissant quelques hommes en pays hawsa, ainsi que des esclaves et des gens fatigués de voyager<sup>80</sup>. »

Bien que certains de ces Fulbe fussent des religieux musulmans, comme l'indique cette citation, l'immense majorité était constituée par des bergers nomades attachés à leurs croyances traditionnelles, et ils venaient

77. Une nouvelle édition de ce texte figure dans D. Lange, 1979; on trouvera une traduction antérieure dans H. R. Palmer, 1928, vol. II, p. 6.

78. Voir plus haut.

79. Y. B. Usman p. 573 (à paraître).

80. H. R. Palmer, 1928, vol. III, p. 111.

en pays hawsa à la recherche de pâturages nouveaux et meilleurs pour leur bétail — moutons et chèvres. Le nombre de Fulbe qui arriva à cette époque dans l'actuel Nigéria du Nord est impossible à vérifier, mais il semble qu'ils étaient très nombreux; les endroits du pays hawsa où l'on trouvait alors des Fulbe incluait le centre de Kano, le nord de Katsina et la vallée de Rima (une partie de Zamfara et de Kebbi). Les religieux musulmans vivaient surtout dans les centres urbains hawsa, où leur présence contribua beaucoup au renforcement de l'islam, surtout dans les États de Katsina et de Kano.

Les Touareg entrèrent en pays hawsa par Azbin, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, quand ils commencèrent à se heurter aux Hawsa de Gobir. On a déjà fait observer qu'ils avaient refoulé les anciens occupants; ils chassèrent le chef hawsa de Gobir de la région d'Azbin et installèrent, en 1405, leur sultanat à Agadès<sup>81</sup>. Les Touareg, en tant que bergers, ne s'intéressaient guère à une occupation territoriale stable; leur principale préoccupation était d'échanger leurs produits contre des denrées agricoles; ils faisaient aussi des raids contre les communautés sédentaires du sud d'Azbin. Cependant, quelques groupes de Touareg immigrants continuèrent à pénétrer en pays hawsa, à la recherche de pâturages; mais ce fut seulement plus tard que ce mouvement d'immigration s'intensifia.

Les migrations de Bornu en pays hawsa constituent probablement un processus très ancien<sup>82</sup>, mais les témoignages écrits que nous possédons à ce sujet ne remontent pas au-delà du XV<sup>e</sup> siècle. Indépendamment des aristocrates réfugiés à Bornu, dont parle *La chronique de Kano*<sup>83</sup>, très nombreuses personnes — notamment des érudits et des marchands — continuèrent à arriver en pays hawsa. Elles s'installèrent un peu partout, essentiellement à Kano, Katsina et Zaria<sup>84</sup>, bien qu'on considère que l'immigration des périodes ultérieures fut beaucoup moins dense que celle d'avant 1600. Rien n'atteste qu'il y ait eu des artisans parmi les premiers immigrants de Bornu, mais cette possibilité ne doit pas être écartée.

Une autre vague d'immigrants était celle des Wangarawa (Jula). Dans la mesure où leur venue est étroitement liée au problème de l'introduction de l'islam dans cette zone et où sa datation est encore discutée, nous en traiterons plus loin. La première vague — soit au XIV<sup>e</sup> soit au XV<sup>e</sup> siècle — fut suivie de celle d'autres groupes de Wangarawa, particulièrement de marchands. Certains d'entre eux s'établirent à Yandoto et à Kuyambana, en Katsina Leka<sup>85</sup>; d'autres choisirent les centres urbains de Zaggau<sup>86</sup> et, naturellement, nombreux furent ceux qui s'installèrent à Kano. Les Wangarawa qui venaient du Soudan central furent vite intégrés au

81. J. O. Hunwick, 1971, pp.218-222.

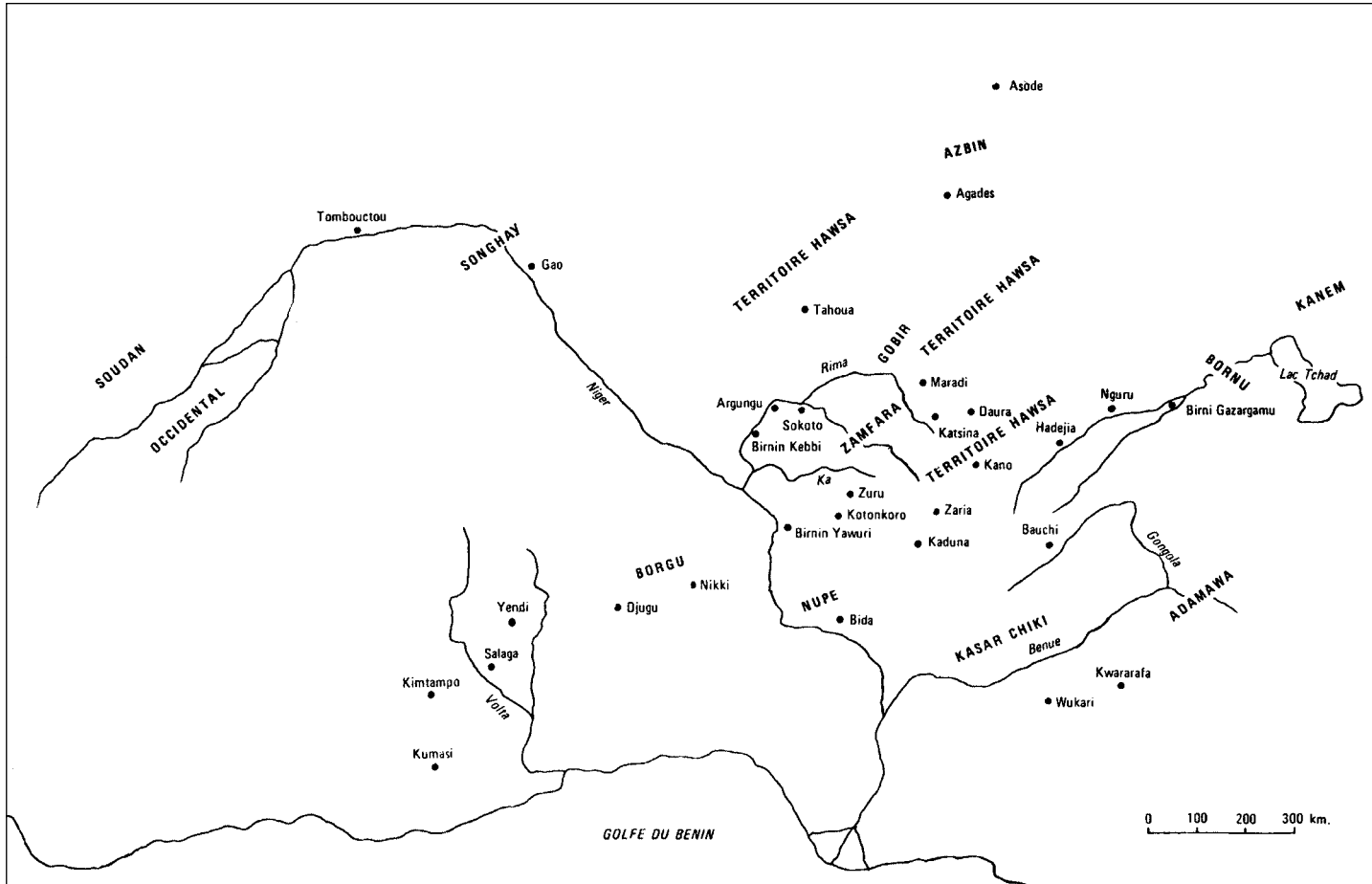
82. Voir M. Adamu, 1979.

83. H. R. Palmer, 1928, vol. III, p.109.

84. Voir Y. B. Usman, 1972, et M. Last, *op. cit.*

85. Y. B. Usman, (1979b).

86. M. Last, *op. cit.*



*Les Hawsa et les autres peuples du Nigéria du Nord (carte M. Adamu).*

système social hawsa, même s'ils ne perdirent pas le contrôle de leurs activités économiques et formèrent pendant quelque temps un groupe social particulier<sup>87</sup>.

Un autre groupe d'immigrants venu de l'ouest était formé par les pêcheurs songhay, qui pénétrèrent dans la basse vallée de Rima et s'y installèrent. Au moment de leur arrivée, ils possédaient des instruments et des méthodes de pêche plus développés<sup>88</sup>. Ils pratiquaient également un peu d'agriculture. Comme les autres groupes étrangers, ils perdirent finalement toutes les marques de la culture songhay et devinrent des Hawsa, créant ainsi ce qu'on peut appeler les marches occidentales du pays hawsa<sup>89</sup>. La dernière catégorie d'immigrants qu'il faut mentionner est constituée par les marchands et érudits arabes et berbères, venus d'Afrique du Nord et de Tombouctou. Ils commencèrent à pénétrer en pays hawsa dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, presque en même temps que les Fulbe, et ce furent de nouveau Kano et Katsina qui furent choisis comme lieux de résidence. Kano, tout particulièrement, devint un centre d'attraction pour les érudits musulmans venus de régions lointaines. Cet afflux était lié à la fois à la prospérité croissante des États hawsa et à l'adoption de la religion islamique par de nombreux groupes et couches de la population urbaine.

### L'émigration

Tandis que le pays hawsa recevait des immigrants de différents horizons, le territoire perdait de sa population à une échelle non négligeable. La majorité des émigrants se dirigeait vers le sud ou vers l'ouest<sup>90</sup>. Ce mouvement humain allant du pays hawsa aux territoires se trouvant immédiatement au sud paraît très ancien, mais aucun témoignage n'a subsisté à son propos. Les premiers textes se réfèrent à des émigrations hawsa vers le sud; un grand nombre ont trait aux campagnes militaires lancées par les maîtres de Kano, de Katsina et de Zaira (Zaria ?). Déjà, au XIV<sup>e</sup> siècle, les peuples non hawsa des actuels États de Bauchi et de Gongola, comme les Kudawa, les Warjawa, les Kwararafa (Jukun) étaient attaqués par les armées de ces États hawsa. Aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, ces campagnes non seulement s'intensifièrent, mais devinrent plus diversifiées<sup>91</sup>. Les territoires attaqués comprenaient les hautes terres de Plateau, la région connue maintenant sous le nom de Zaria du Sud et la région de Yawuri. Certaines de ces campagnes incluèrent

87. L'aspect le plus notable de cette adaptation sociale est la diminution de l'emploi des *nisha* une fois en pays hawsa. C'est pourquoi, en territoire hawsa, des noms de clans comme Kamara, Sise (Cissé), Traore et Watara, etc., ne furent jamais courants. Le hawsa devint la seule langue véhiculaire qu'employaient les Wangarawa, du moins en public.

88. Voir M. B. Alkali, thèse de M. A., non publiée, p. 49; voir aussi A. Augié, thèse de doctorat sur l'histoire du bassin de Rima avant la djihad de Sokoto (1804), qui discute ce point avec M. B. Alkali.

89. Voir la carte.

90. On trouvera un examen détaillé de ces mouvements dans M. Adamu, 1978, chap. III, V, VI et VII.

91. M. Adamu, 1978, pp. 24-25.



des sièges et autres séjours prolongés pour des opérations de nettoyage. Les textes mentionnent<sup>92</sup> que de nombreux Hawsa n'appartenant pas aux corps d'armée avaient quitté leurs foyers et suivi les troupes; ils faisaient du commerce et prenaient en charge divers services sociaux moyennant paiement des soldats. Une grande partie de ces gens ne retourna jamais en pays hawsa, et de cette manière les campagnes militaires contribuèrent à l'émigration et à la dissémination des Hawsa hors de leur terre d'origine.

D'autres catégories d'émigrants incluait des commerçants et des religieux musulmans. C'est ainsi que la région de Kuyambana (sud de Katsina) consacra la domination hawsa à Yawuri dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>93</sup>. Bornu accueillit également les Hawsa de Kano au début du XV<sup>e</sup> siècle<sup>94</sup>.

Bien que ces mouvements hawsa aient commencé pendant cette période, c'est seulement après le XVI<sup>e</sup> siècle qu'ils devinrent plus spectaculaires et menèrent à la formation d'une vaste diaspora hawsa dans diverses régions de l'Afrique occidentale.

### La diffusion de l'islam

La première introduction de la religion islamique en pays hawsa fait encore l'objet de polémiques entre les spécialistes. De nombreux auteurs ont accepté sans esprit critique l'affirmation de *La chronique de Kano*, selon laquelle l'islam aurait été introduit dans cette zone vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle par les Wangarawa (Jula) venus du Mali sous le règne du *sarkin* Kano Yaji (1349-1385). Bien qu'il s'agisse du premier témoignage écrit sur l'islam en pays hawsa, il est plus que probable que cette religion avait commencé à être diffusée bien avant cette époque. Elle était déjà pratiquée à Kanem-Bornu depuis le XI<sup>e</sup> siècle<sup>95</sup>; or, il est établi que les Hawsa étaient en contact suivi avec cet État bien avant le XIV<sup>e</sup> siècle<sup>96</sup>. Il serait donc bien surprenant que cette religion n'eût pas atteint le pays hawsa pendant la longue période qui a précédé le XIV<sup>e</sup> siècle. Les influences islamiques de Kanem-Bornu s'exerçaient sur Kano depuis longtemps, comme en font foi des éléments d'ordre linguistique: il y avait, liés à la religion, beaucoup de mots arabes qui avaient été introduits dans le hawsa par l'intermédiaire de Kanuri<sup>97</sup>. Cela montre que l'islam avait pénétré dans cette zone plus tôt par l'est que par l'ouest. En deuxième lieu, la tradition orale recueillie récemment à Kano indique que l'islam était présent dans la ville de Kano bien avant la première arrivée des Wangarawa<sup>98</sup>. En troisième lieu, la route commerciale allant du Fezzan à Gao à partir du IX<sup>e</sup> siècle traversait le territoire de

92. H. R. Palmer, 1928, vol. III, p. 110.

93. Voir M. Adamu, 1979.

94. H. R. Palmer, 1928, *op. cit.*, p. 108.

95. A. Smith, 1976, pp. 165-166.

96. M. Adamu, 1979.

97. J. H. Greenberg, 1960, p. 205 et suiv.

98. J. Paden, 1973, p. 48 et suiv.

Gobir, où Marandet s'était développé et était devenu un grand centre commercial. On peut donc supposer que l'influence des marchands musulmans nord-africains avait conduit à l'introduction de l'islam à Gobir bien avant le XIV<sup>e</sup> siècle. En quatrième lieu, bien que l'on considère qu'il ne s'agit pas d'un argument décisif, il faut tenir compte du fait que, même avant l'époque de Yaji, il y avait, à Kano, de nombreuses personnes qui portaient des noms islamiques: Daud (autre nom de Bagauda), Maidawaki, Abdullahi, Zakar, Salmata, Usman, etc.<sup>99</sup>

Un document arabe récemment découvert et publié, *La chronique des Wangarawa* (*Asl al-Wangariyīn*), de 1650-1651<sup>100</sup>, ne jette, malgré les espérances qu'il a soulevées, aucune lumière sur le problème de savoir comment s'est introduit pour la première fois l'islam en pays hawsa. Ce document décrit en détail l'arrivée des musulmans wangarawa à Kano sous le règne du *sarkin* Kano, Rumfa (env. 1463-1499), arrivée contemporaine, selon cette source, de la venue du célèbre Al-Maghīlī. Al-Hajj en a conclu que c'est à la fin du XV<sup>e</sup> siècle que cette mission wangara prosélytiste avait atteint Kano et que la date proposée par *La chronique de Kano* (le XIV<sup>e</sup> siècle) doit être rejetée. Mais, en les situant tous les deux à l'époque de Rumfa<sup>101</sup>, *La chronique des Wangarawa* a confondu deux événements qui, en fait, se sont produits à plus d'un siècle de distance. Comme l'*Asl al-Wangariyīn* a subi plusieurs révisions et contient quelques contradictions, son contenu ne saurait être accepté sans critique<sup>102</sup>. Il convient donc de donner la préférence aux indications de *La chronique de Kano* en ce qui concerne la date d'arrivée des Wangarawa, c'est-à-dire le XIV<sup>e</sup> siècle. Indépendamment du fait de savoir laquelle des deux dates (XIV<sup>e</sup> siècle ou XV<sup>e</sup> siècle) est correcte, l'islam a été sans aucun doute introduit bien avant en pays hawsa, soit par l'Air ou Gobir, soit — plus probablement — via Kanem-Bornu. Et il n'est pas exclu que les négociants musulmans de l'Ouest (Mali et Songhay) jouaient un rôle actif en pays hawsa, répandant l'islam dans les milieux marchands hawsa et dans une partie de l'élite au pouvoir avant la venue des Wangarawa, ces érudits et missionnaires musulmans immigrants qui contribuèrent ultérieurement à instaurer une tradition islamique plus vigoureuse et plus étendue.

D'un autre côté, même si l'islam était largement diffusé en pays hawsa avant le XIV<sup>e</sup> siècle, il restait surtout une religion de commerçants expatriés, de petits groupes de marchands locaux et de l'élite dirigeante, tandis que les masses étaient généralement attachées à leurs croyances traditionnelles. Néanmoins, il semble que ce fut précisément au XV<sup>e</sup> siècle qu'une forte tradition islamique commença à s'établir, particulièrement à Kano et à Katsina. Cette tendance fut renforcée non seulement par les érudits wangarawa, mais aussi par les religieux musulmans fulbe, qui apportaient avec eux de nouveaux livres sur la théologie et la loi.

99. Voir *La chronique de Kano* dans H. R. Palmer, 1928, vol. III, pp. 99, 100, 103, 104.

100. M. A. al-Hajj, 1968, pp. 7-16.

101. Voir H. J. Fisher, *CHA*, vol. III, p. 236.

102. Voir Elias Sa'ad, 1979, pp. 52-66.

C'est à cette époque qu'apparurent des documents sur de nombreux érudits musulmans étrangers qui développèrent diverses activités en pays hawsa. Le plus connu et le plus important fut sans nul doute Muḥammad Ibn 'Abd al-Karīm al-Maghīlī, du Touat, dans le Sahara<sup>103</sup>. Déjà célèbre par sa carrière antérieure dans le Maghreb en tant qu'érudite, controversiste et persécuteur des Juifs, il se rendit dans les années 1490 à Agadès, Takedda, Kano, Katsina et Gao.

Son rôle en pays hawsa fut très important, bien qu'à Katsina on n'évoque ses œuvres que vaguement et que les relations qui en sont faites soient quelque peu contradictoires. Selon certains textes, Al-Maghīlī lui-même convertit le *sarki*<sup>104</sup>; d'autres sources indiquent que les gens du peuple réagirent plus favorablement que les classes dirigeantes à ses prêches sur l'islam. Muḥammad al-Tazakhī (mort en 1529-1530), érudit de Tombouctou, devint plus tard cadī à Katsina après avoir fait un pèlerinage à La Mecque.

À Kano, Al-Maghīlī écrivit pour le *sarki* Rumfa un « miroir pour les princes », intitulé *Les obligations des princes*<sup>105</sup>, apparemment pour donner des conseils au *sarkin* Kano dans son gouvernement en tant que chef musulman. Peu avant sa visite à Kano en 1491-1492, Al-Maghīlī entretint avec Rumfa une correspondance où il exposait sa propre conception d'un gouvernement idéal<sup>106</sup>. Dans quelle mesure le *sarki* suivit les conseils et les exhortations d'Al-Maghīlī, il est difficile de le dire, tant les documents sont contradictoires. Certaines des « innovations » mentionnées dans *La chronique de Kano*<sup>107</sup> semblent correspondre aux principes islamiques tels que les prêchait Al-Maghīlī, tandis que d'autres lui sont contraires. *La chronique hawsa*<sup>108</sup> accuse Rumfa de « manières tortueuses », en faisant allusion à son éloignement de l'islam et au fait d'avoir introduit certaines coutumes explicitement interdites par la loi islamique.

Parmi les autres personnalités qui contribuèrent à renforcer la tradition et les modes de vie islamiques à Kano, il faut mentionner Ahmad Ibn Umar Aqīt de Tombouctou, l'ancêtre du fameux Ahmad Bābā, qui se rendit à Kano et y enseigna vers 1487. Entre 1504 et 1518-1519, 'Abd ar-Raḥmān Suqqaīn, Marocain, disciple de l'historien Ibn Ghāzī, arriva à Kano; il venait d'Égypte et enseigna dans cette ville. Son collègue Maḥlūf al-Balbalī (mort après 1534) fut également actif dans le champ éducatif à Kano et Katsina. Comme le dit Hunwick: « Les activités enseignantes de ces érudits paraissent avoir marqué l'émergence de Kano en tant que ville musulmane; sa "conversion" »

103. Voir, à ce propos, A. A. Batron, 1973, pp. 381-394.

104. Muḥammad Korau, probablement contemporain de Rumfa de Kano, aurait été le premier chef de cet État à être musulman; étant donné les incertitudes de la chronologie de Katsina, nous ne savons pas qui dirigeait celle-ci au moment de la visite d'Al-Maghīlī. Voir A. Smith, 1961, p. 7.

105. Traduit par T. H. Baldwin sous le titre *Les obligations des princes — essai sur la royauté musulmane*, par Shaykh Muḥammad al-Maghīlī de Tlemcen, 1932.

106. Une traduction anglaise a été publiée par H. R. Palmer, 1913-1914.

107. Voir plus haut.

108. Reproduite par R. S. Rattray, 1913, vol. 1, pp. 10-16.

est symbolisée par le fait d'avoir coupé les arbres sacrés, événement que *La chronique de Kano* et les sources wangara attribuent au règne de Muḥammad Rumfa (1466-1499)<sup>109</sup>. »

À la même époque, l'islam pénétrait dans d'autres États hawsa. À Zaria, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, le *sarki* Muḥammad Rabo est traditionnellement considéré comme le premier chef musulman<sup>110</sup> tandis qu'à Kebbi le premier *sarki*, Muḥammad Kanta (env. 1516-1554), et certains de ses chefs se convertirent, croit-on, à l'islam. La chose est plus que probable puisque, ancien chef militaire placé sous l'autorité du pieux Askia Muḥammad, Kanta avait dû subir l'influence islamique. Nombre de ses successeurs portent des noms musulmans, si bien qu'un certain vernis de culture islamique resta vivant à Kebbi, quoique la majorité des Kebbawa ait continué à adhérer à la religion traditionnelle pendant très longtemps. Quant aux autres régions du pays hawsa, nos informations sur l'islamisation durant cette période sont plutôt lacunaires. Dans le cas de Yawuri, nous pouvons seulement conjecturer l'existence de petits groupes musulmans avant 1600, dans la mesure où cette région était un lieu de rencontre pour les marchands de noix de cola sur la route de Bornu à Gonja; il est bien connu que les commerçants musulmans répandaient l'islam le long de leurs voies commerciales et fondaient de petites colonies aux endroits les plus importants<sup>111</sup>.

D'une façon générale, pendant cette période, l'islamisation était limitée essentiellement à l'élite dirigeante et aux groupes de négociants; c'est uniquement dans les cités et dans les grands centres que l'islam avait beaucoup d'impact. Et, même dans ce cas, la plupart de ceux qu'on appelait des musulmans ne l'étaient qu'à demi et croyaient toujours en d'autres dieux qu'ils invoquaient auprès des arbres et des rocs sacrés dans leurs sanctuaires.

On peut affirmer que l'islam s'est intégré aux schémas religieux africains parce qu'il n'était pas considéré comme une religion étrangère, ou incompatible avec la vision religieuse du monde des Hawsa, et — ce qui est plus important — parce que la société musulmane ne revendiquait pas à cette époque l'exclusivité de son idéologie religieuse et était prête à s'accommoder de nombreux traits des croyances et des coutumes traditionnelles. Telle fut, probablement, l'attitude générale de la majorité de ceux qui s'étaient convertis et de leurs descendants, tandis qu'une élite restreinte d'érudits expatriés (ou leurs disciples) s'efforçaient de suivre plus strictement les lois et les coutumes islamiques. D'un autre côté, la population rurale continua à observer la religion traditionnelle et à adhérer à la magie et à la sorcellerie pendant très longtemps. Il n'y eut aucune opposition, apparemment, à la nouvelle religion, du moins tant que les juristes musulmans n'exigèrent pas la transformation de certaines des formes de vie sociale et culturelle anciennes.

109. J. O. Hunwick, 1971, p. 216 et suiv.

110. A. Smith, 1971, pp. 196-198.

111. Voir S. A. Balogun, 1980, p. 216.

Dans le domaine politique, l'islam appuya le processus de centralisation dans plusieurs États hawsa en affaiblissant la structure politique traditionnelle, fondée sur le contrôle des lieux de culte importants. Dans les petites chefferies, avant l'apparition des États centralisés, le contrôle politique était étroitement lié aux actes religieux des dirigeants.

*La chronique de Kano* — écrite du point de vue musulman — contient à profusion des récits ayant trait à l'opposition des chefs locaux, présentés comme des « non-croyants » qui se dressent contre les efforts de centralisation des dirigeants de Kano — considérés, eux, comme de vrais musulmans. La conquête de ces chefferies fut suivie d'une destruction délibérée — et pratiquée à une grande échelle — des principaux lieux de culte traditionnels, de manière à priver les chefs locaux de leur source essentielle de pouvoir. A Kano, Santolo fut le dernier de ces anciens sites à être détruit sous le règne de Yaji (1349-1385).

Un autre effet de la diffusion de l'islam fut l'afflux d'un grand nombre d'érudits et de religieux de diverses parties de l'Afrique. De là la diffusion de nouvelles idées politiques, sociales, culturelles en pays hawsa et le développement de l'alphabétisation — c'est-à-dire, en l'espèce, de l'aptitude à écrire et à lire en arabe, puis ultérieurement en hawsa en utilisant l'alphabet arabe (le système *ajami*)<sup>112</sup>. Ces facteurs contribuèrent, à leur tour, à améliorer l'administration de l'État ainsi que diverses pratiques et opérations commerciales. Enfin, l'introduction et la diffusion de l'islam lièrent plus étroitement le pays hawsa à une zone culturelle plus vaste et plus développée.

## Organisation politique et administrative

Malgré certaines différences régionales, l'organisation politique hawsa suivit aux différentes étapes de sa formation et de son développement une ligne unitaire, fondée sur une identité culturelle et socio-économique commune, qui s'exprimait avant tout par l'existence d'une langue hawsa parlée par tous. En même temps, le système administratif apparut dans les États hawsa depuis le XIV<sup>e</sup> siècle témoigne de l'influence de Kanem-Bornu, où furent empruntés les modèles de beaucoup d'institutions et de fonctions — parfois même en gardant leurs noms kanuri/kanembu. De fait, Bornu servit longtemps de modèle de civilisation et de culture supérieure, et son influence renforça continûment l'immigration de la région du lac Tchad.

Il est intéressant d'observer que, malgré les nombreuses campagnes et incursions des chefs de Bornu, et le tribut que devaient payer à ceux-ci les États hawsa, ces derniers ne considérèrent jamais Bornu comme un ennemi — par contraste avec Songhay, Kebbi ou Kwararafa; il semble même qu'ils aient reconnu implicitement que la supériorité de Bornu était chose naturelle.

112. Il faut cependant noter qu'aucun manuscrit *ajami* hawsa antérieur à 1600 n'a encore été découvert.

Par ailleurs, la structure politico-administrative hawsa, à tous les niveaux, sauf au plus élevé, était originale et avait uniquement dépendu des circonstances locales.

Dans tout le pays, de petites communautés locales (*Kanyuka* — singulier: *Kauye*) étaient composées de groupes de familles (*gidaje* — singulier: *gida*), sous l'autorité d'un chef, le *maigari*. Ces communautés étaient en fait constituées par des hameaux agricoles généralement très petits et parfois même éphémères. Au second niveau, il y avait les villages (*garuruwa* — singulier: *gari*), plus grands et stables. À leur tête était placé un *sarkin gari* ou *magajin gari* (chef de village), pouvant éventuellement être secondé par des chefs de district (*masu-unguwa* — singulier: *mai-unguwa*). Au sommet de la hiérarchie se trouvait le *birni*, capitale du pays, dirigé non par un *sarkin birni* (l'expression n'existait pas en hawsa) mais par un *sarkin kasa*, soit le chef du pays, dont l'autorité s'étendait naturellement à tous les chefs de niveaux inférieurs.

Certains facteurs semblent avoir joué un rôle décisif dans la formation des *birane* en tant que sièges d'un nouveau type de pouvoir politique.

Ces facteurs étaient: *a*) la multiplicité des ressources agricoles et artisanales du pays hawsa; *b*) l'expansion du commerce à longue distance, particulièrement au XV<sup>e</sup> siècle; *c*) l'existence de murailles protégeant la population urbaine et agricole des États-cités en temps de guerre.

Ces *birane* étaient aussi remarquables à cause du caractère cosmopolite de leur population, dû au commerce et aussi à la lenteur avec laquelle ces cités semblent s'être établies<sup>113</sup>.

À la tête du pays, le *sarki* (roi) avait un pouvoir absolu. En théorie du moins, sa personne physique était sacrée, puisque le sort du royaume y était lié. En général, il était choisi parmi les membres des lignages régnants; bien que la succession de père en fils fût courante, il faut noter que *La chronique de Kano* signale le nom de la mère de chaque chef, sans doute en raison d'une survivance du système matrilineaire. Le *sarki* partageait le pouvoir avec des officiers de haut rang appartenant en partie à son propre lignage, en partie aux principaux lignages de l'ancien régime, alors transformés en aristocrates héréditaires. Parmi cette élite, certains étaient membres du Conseil d'État nommé par le monarque. À Gobir, ce conseil était appelé *Tara-ta-Gobir* (« les Neuf de Gobir, ou *Taran Gobir* »); quand le roi mourait, tout candidat à sa succession devait accepter ses décisions<sup>114</sup>. De même, le Conseil de Kano portait le nom de *Tara-ta-Kano* (« les Neuf de Kano »). Ces conseils rappellent le Conseil des Douze dans l'ancien empire sefawa de Kanem-Bornu<sup>115</sup>. Comme nous l'avons observé plus haut, le *sarki* de Kano Rumfa fut le premier à nommer des esclaves, et même des eunuques, à d'importants postes d'État en leur confiant le

113. Voir A. Smith, 1971, pp. 187-191; selon la tradition, il fallut au moins deux cents ans pour créer réellement l'État-cité de Kano.

114. G. Nicolas, 1969, p. 207.

115. Voir O. Temple, 1922, p. 467; Y. Urvoy, 1949, pp. 37-42.

contrôle du Trésor, la garde de la ville, du palais ainsi que les communications avec les fonctionnaires libres. Ils remplissaient aussi diverses fonctions domestiques, comme la surveillance du harem<sup>116</sup>. Le plus important des fonctionnaires d'État était le *galadima*<sup>117</sup>, sorte de premier ministre ou de grand vizir sur qui reposaient toutes les affaires de l'État. Parfois, cette fonction était occupée par l'héritier désigné, et, très souvent, le *sarki* n'était qu'un jouet entre les mains d'un puissant *galadima*. Ce dernier commandait une foule de fonctionnaires et de dignitaires, dont chacun s'occupait d'un secteur spécifique ou d'une unité territoriale pouvant aller d'une province entière à un groupe de villages.

Il est impossible de reconstituer — faute de preuves suffisantes — le processus par lequel se développa le système administratif hawsa. À partir de l'année 1530 environ, comme l'a souligné M. G. Smith, de nombreux facteurs — dont l'islam, les raids esclavagistes, le tribut en esclaves, l'exportation des esclaves, les peuplements d'esclaves, les fonctionnaires esclaves, les eunuques et les concubines — jouèrent un rôle décisif dans le développement de gouvernements centralisés et parfois dictatoriaux<sup>118</sup>. La nomination d'esclaves à des postes officiels peut être interprétée comme un pas en avant, tendant à affaiblir la position des anciens lignages et à donner un pouvoir plus absolu au *sarki*. Certaines « innovations » de Rumfa (la saisie des propriétés et des femmes, ou le droit de contraindre les sujets à des corvées) illustrent l'accroissement des prérogatives royales et signalent en même temps de profonds changements dans la structure sociale.

## Développement économique

Les possibilités de développement économique du pays hawsa peuvent être résumées comme suit :

Des gisements de minerai de fer très riches et assez bien répartis. C'est ce qu'attestent non seulement *La chronique de Kano* (pour Kano même), mais aussi les recherches archéologiques menées dans d'autres zones<sup>119</sup>. La majorité de ces gisements, en exploitation à l'époque, étaient situés près des régions forestières, où l'on produisait du bois de chauffage et du charbon de bois en abondance pour faire fondre les minerais. Le fer de la colline de Dalla a certainement contribué au développement de l'agglomération qui devint plus tard Kano.

116. H. R. Palmer, 1928, vol. III, p. 112.

117. Le titre était emprunté à Bornu, mais, ici, il désignait le gouverneur des provinces occidentales, c'est-à-dire celles qui étaient les plus proches du pays hawsa.

118. M. G. Smith, 1964a, pp. 164-194; 1964b, pp. 351-353.

119. Pour le travail du fer à Zazzau, voir J.E.G. Sutton dans *ZAP*, vol. I et II. Pour Gobir, voir l'article de D. Grebenart, présenté au Séminaire d'histoire du Soudan central avant 1804, Zaria, janvier 1979 (à paraître).

Le pays hawsa possédait des sols riches et fertiles presque partout. Les premiers documents — comme ceux d'Ibn Baṭṭūṭa et de Jean Léon l'Africain — soulignent que l'agriculture était l'activité économique la plus importante des États hawsa. Toutes les études ultérieures le confirment.

Bien que nous ne disposions pas de données statistiques concernant la densité de la population hawsa, nous pouvons estimer, à en juger par les nombreux villages et villes des divers États hawsa, que ce pays était assez fortement peuplé. La distribution de la population était régulière en ce sens que les États n'étaient pas tous surpeuplés dans une seule partie du pays.

Il existait un autre facteur: la situation géographique du pays hawsa, entre le Sahel et le Sahara au nord, la savane et la forêt tropicale au sud. Le pays hawsa tirait avantage du fait de pouvoir jouer un rôle d'intermédiaire dans l'échange des produits de ces régions.

En conséquence, le pays hawsa développa très tôt l'artisanat et le commerce à longue distance. Mais il faudrait plus de recherches pour reconstituer l'histoire économique du pays hawsa depuis le début du présent millénaire.

Bien que l'impression générale est que les Hawsa étaient des commerçants « par excellence », le fait est que chaque Hawsa était d'abord un cultivateur et que l'agriculture constituait le centre de la vie économique du pays.

La terre appartenait à la communauté (hameau, village, ville) et le chef de celle-ci supervisait son usage. Elle n'était jamais vendue et ceux qui la cultivaient en avaient l'usufruit. Les personnes étrangères à la communauté pouvaient acquérir une terre et l'exploiter avec l'autorisation du chef communal. Plus tard, avec les progrès de la féodalité, le *sarki* eut la possibilité et le droit d'accorder de la terre à tout individu, autochtone ou étranger.

Les cultivateurs (*talawaka* — singulier: *talaka*) étaient dirigés dans leurs activités par un chef, le *sarkin noma* (chef des cultures), responsable de l'observance rigoureuse de l'évolution de la saison des pluies ainsi que des sacrifices à faire aux dieux locaux afin d'assurer une bonne récolte.

Au cours du temps, trois types de fermes se développèrent en pays hawsa: les *gandum sarkin* (les champs du roi), caractérisés par leur grande étendue; les *gandum gide* (les champs de la famille), appelés généralement *gona* (nom générique de tous les champs) et enfin le *gayauna* (lopin individuel)<sup>120</sup>.

Dans les *gandum sarkin*, comme dans les grands domaines des dignitaires de l'État, le travail des esclaves jouait un rôle essentiel. Sous le règne du *sarki* de Kano, Abdullah Burja (1438-1452), il y avait des milliers d'esclaves qui vivaient à Kano et dans ses environs. La majeure partie était sûrement

120. Ou *gayamma*. Avec le temps, le terme en vint à n'être employé que pour le champ donné à une femme qui le cultivait et disposait du fruit de son travail comme elle l'entendait.



employée dans l'agriculture. On affirme que son *galadima* fonda vingt et une cités et installa dans chacune mille esclaves; bien que nous ne sachions pas quelles étaient leurs occupations, nous pouvons supposer qu'ils étaient voués à la culture des terres récemment conquises<sup>121</sup>.

Beaucoup de cultures étaient pratiquées en pays hawsa: diverses sortes de millet (*Pennisetum typhoidum*), le sorgho, le fonio, le riz (particulièrement à Kebbi et dans les régions occidentales) et d'autres cultures vivrières. Particulièrement importante était la culture des plantes industrielles, comme le coton et l'indigo (dans l'État de Kano)<sup>122</sup>.

Après l'agriculture, l'artisanat occupait une place importante dans l'économie hawsa depuis bien avant le XIV<sup>e</sup> siècle. Il avait atteint un degré de production relativement élevé grâce à la division du travail et à la spécialisation. L'industrie textile occupait la première place et les habits de coton furent très tôt fabriqués en pays hawsa. Toutes les étapes du processus de fabrication — égrenage, cardage, filage, teinture et tissage — étaient exécutées localement. Les artisans du cuir et les cordonniers du pays hawsa fabriquaient une vaste gamme d'articles (divers sacs et souliers, selles et coussins, etc.) avec lesquels ils fournissaient non seulement les pays du Soudan, mais encore les marchés d'Afrique du Nord<sup>123</sup>.

Le travail des métaux était un artisanat très ancien et les forgerons jouaient un rôle particulièrement important. La fonte du métal se faisait en versant dans des fours une grande quantité de gravier ferrugineux que les Hawsa appelaient *marmara*. À partir de cette matière première, les forgerons (ceux de Kano étaient particulièrement célèbres) fabriquaient tous les outils dont la communauté avait besoin: ustensiles de cuisine, instruments agricoles, couteaux, haches, flèches, lances, etc. La poterie était également très répandue et fournissait l'essentiel des récipients nécessaires pour la conservation des liquides et des grains.

La majorité des activités artisanales étaient régies par des guildes dont chacune avait un chef nommé par le *rai*, parfois sur proposition des membres de ces guildes; leur tâche consistait à percevoir les diverses taxes que les artisans devaient au fisc. Ils exerçaient aussi un contrôle sur l'entrée dans la guilde, les méthodes de production, les critères de travail et les prix.

Le lieu préféré des échanges, chez les Hawsa, était le marché (*kasuwa*). Dans la mesure où le commerce devenait l'une des activités les plus importantes de la population urbaine, le marché remplissait aussi d'autres fonctions: il était « un haut lieu de rencontre, un carrefour, où se rendaient proches et amis, où l'on prenait contact avec les étrangers<sup>124</sup> ». La personne chargée du marché était appelée le *sarki* de Kasuwa; avec ses aides, elle maintenait

121. H. R. Palmer, 1928, vol. III, p. 110.

122. Jean Léon L'Africain (trad. franç. Épaulard, 1956, p.476) écrivait: « Dans cette province (Kano), de nombreuses espèces de blé et de riz sont cultivées, ainsi que du coton. »

123. Jean Léon L'Africain (*op. cit.*, p.477 et suiv.) écrit, à propos de Gobir: « Il y en a parmi eux qui fabriquent des souliers comme ceux que portaient autrefois les Romains. Ces souliers sont exportés à Tombouctou et Gao. »

124. M. Adamu, 1979, p.1.

l'ordre, réglait les querelles entre marchands et clients, percevait également les taxes pour le roi, soit en espèces, soit en nature.

Très tôt, la classe marchande fut divisée en diverses catégories. Les Hawsa distinguaient le marché ou commerce (local), le *ciniki*, de produits agricoles ou de produits artisanaux à petite échelle, tenu essentiellement par les producteurs eux-mêmes. D'un autre côté, il y avait le *fatauci*, commerce en gros, aux mains de marchands professionnels appelés *fatake* (singulier: *farke* ou *falke*), qui s'occupaient du commerce à longue distance. La position intermédiaire était occupée par les *yan koli* (singulier: *dan koli*), qui allaient d'un marché à l'autre en vendant et en achetant des produits bon marché ou en vendant au détail les produits importés pour le *farke*. Enfin, le *ciniki* était confié à ceux qu'on appelait les *yan kasuwa* (singulier: *dan kasuwa*), qui exerçaient essentiellement dans leurs villes d'origine. À l'intérieur de cette division générale, il y avait d'autres spécialistes, comme les fournisseurs de viande, les bouchers, les fournisseurs de grains, etc.

Le courtier (*dillali* — pluriel: *dillalai*) occupait une fonction spéciale dans tous les marchés hawsa: il connaissait les prix de chaque marché de la région, pouvait prédire leurs fluctuations, les variations de l'offre et de la demande, et spéculait sur la base de ce savoir. Les *dillalai* percevaient un pourcentage sur les prix de vente pour leurs services.

Bien que le marché jouât un rôle important, les transactions étaient souvent effectuées ailleurs, par exemple dans le cas des artisans, dont les ateliers se trouvaient à domicile et chez qui les clients venaient acheter les produits. D'un autre côté, les marchandises, la plupart du temps importées, étaient apportées au domicile des représentants des classes supérieures ou à la cour royale, car le rang de ces dirigeants leur interdisait de se montrer au marché. Un autre trait du système commercial hawsa était le rôle des femmes, mariées ou célibataires, qui tenaient des échoppes de nourriture près des marchés ou vendaient des cotonnades.

Nos informations sur les monnaies utilisées dans ces activités commerciales sont lacunaires, mais l'on peut supposer qu'à cette époque le troc dominait les échanges régionaux. Les principales unités monétaires étaient constituées par des rubans de coton appelés en hawsa *sawage*, par le sel et par les esclaves. Quant aux coquillages — cauris (en hawsa *farin kudi*, monnaie blanche) —, la date de leur introduction en pays hawsa est inconnue; à l'ouest, dans le Mali et le Songhay, les coquillages étaient en circulation depuis longtemps. Mais ils ne furent introduits à Kanem-Bornu que beaucoup plus tard, au XIX<sup>e</sup> siècle. Il y a encore peu de temps, on pensait que les coquillages avaient commencé à circuler en pays hawsa au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>125</sup>, mais une source du XVI<sup>e</sup> siècle, récemment publiée, mentionne qu'à Katsina « on emploie comme monnaie pour acheter de petits objets, comme c'est le cas chez tous les Noirs, des coquillages marins très blancs; on échange de l'or, à cause de son poids, contre les marchandises apportées par les marchands »<sup>126</sup>.

125. M. Johnson, 1970, p. 33.

126. D. Lange et S. Berthoud, 1972, p. 335.

Étant donné la plus lente évolution des gouvernements centralisés dans cette zone, le pays hawsa entra plus tard que ses voisins de l'Ouest (Mali, Songhay) et de l'Est (Kanem-Bornu) dans le réseau du commerce à grande distance. Mais, une fois les conditions réalisées, le peuple hawsa saisit pleinement les possibilités que lui offrait sa situation géographique. Il est certain que les Wangarawa jouèrent le rôle de pionniers du commerce à longue distance en pays hawsa, mais ce rôle paraît avoir été quelque peu exagéré par certains auteurs<sup>127</sup>. En effet, à côté des Wangara, les Nord-Africains, les Twareg, les Kanuri et d'autres groupes participaient aussi à ce commerce. À partir du XV<sup>e</sup> siècle, qui paraît avoir été le point de départ d'une transformation de l'économie du pays, les Hawsa comencèrent à pratiquer le commerce et prirent en charge certaines branches qui les menèrent vers le sud. Le développement de Kano et Katsina, ainsi que leur rivalité, est étroitement lié à l'apparition d'un commerce à longue distance et à la participation grandissante des marchands hawsa à celui-ci.

On ne peut exclure l'hypothèse que des recherches futures nous renseignent sur l'existence d'un commerce hawsa vers l'est. Ce commerce s'orientait, en effet, vers plusieurs directions, mettant à profit la situation géographique ainsi que la diversité des produits dont avaient besoin d'autres pays. En général, l'axe principal était, au début, l'axe nord-sud; son expansion latérale eut lieu plusieurs siècles plus tard vers l'est.

Les principales marchandises du commerce hawsa furent, selon leur lieu d'origine :

Les produits locaux du pays hawsa — cotonnades, cuirs et articles de cuir, produits agricoles (surtout le millet) —, destinés aux oasis du Sahara, musc de la civette, plumes d'autruches et, probablement, caoutchouc.

Les produits d'Afrique du Nord (et en partie de l'Europe) — objets de métal, armes, chevaux, perles et verreries, ainsi que des vêtements de luxe.

Les produits du Sahara — barres d'étain des mines de Takedda (Azeline), sel et natron de Bilma et d'autres mines de sel du Sahara. Les principaux centres du commerce du sel étaient Agadès et Gobir<sup>128</sup>. Les régions au sud du pays hawsa, qui fournissaient en premier lieu des esclaves — soit des victimes des raids, soit le tribut des pays avoisinants. Ils jouaient divers rôles — monnaie, marchandise, domestiques, soldats, gardes, main-d'œuvre agricole et artisanale. Certains d'entre eux restaient en pays hawsa, d'autres étaient vendus dans d'autres parties de l'Afrique (surtout le Maghreb)<sup>129</sup>. Le second produit exporté du sud était la noix de cola. Le principal centre de production était Gonja (Gwanja), au nord

127. Voir P. E. Lovejoy, 1978, pp. 173-193.

128. Le vocabulaire hawsa contient plus de cinquante mots pour diverses sortes de sel, ce qui indique l'importance de ce produit dans le commerce et la vie quotidienne.

129. Les Hawsa distinguaient deux sortes d'esclaves : les *bayi*, qui avaient été capturés ou achetés, et qui avaient peu de droits, et les *cucenawa*, qui, en tant que seconde génération, occupaient une position plus proche du servage que du simple esclavage. À ce propos, voir A. G. B. et H. J. Fisher, 1970, *passim*.

de l'actuelle République du Ghana. La principale route commerciale allant de Gonja au pays hawsa traversait Zaria et Bornu.

Nous ne savons pas comment le commerce à longue distance était organisé. Tout ce qu'on peut dire, dans l'état actuel de nos connaissances c'est que, dans le commerce transsaharien, les marchands nord-africains exerçaient leur prépondérance, tandis que le commerce méridional et, en partie, est-ouest, était entre les mains des marchands hawsa. Plus important semble le fait que certaines villes hawsa — particulièrement Kano et Katsina — servaient d'entrepôts entre le Nord et le Sud en tant que terminales de la route transsaharienne. Il va sans dire que la classe dirigeante des États hawsa profitait de l'épanouissement de ce commerce pour s'enrichir. L'opulence des cours, à partir du XV<sup>e</sup> siècle, reflétait cette prospérité. C'est grâce à elle, aussi, que Rumfa put entreprendre de vastes travaux architecturaux, ainsi que de nombreuses réformes administratives, politiques et religieuses.

Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, après la chute de l'empire songhay, en fait, la route commerciale vers l'ouest devint plus sûre et les relations entre le Songhay et l'Aïr disparurent. D'un autre côté, les rapports commerciaux entre le Nord et le pays hawsa s'intensifièrent, particulièrement depuis que Katsina, le terminus des caravanes transsahariennes, était devenu plus que jamais le grand carrefour de l'économie hawsa — sinon de celui de tout le Soudan central.